



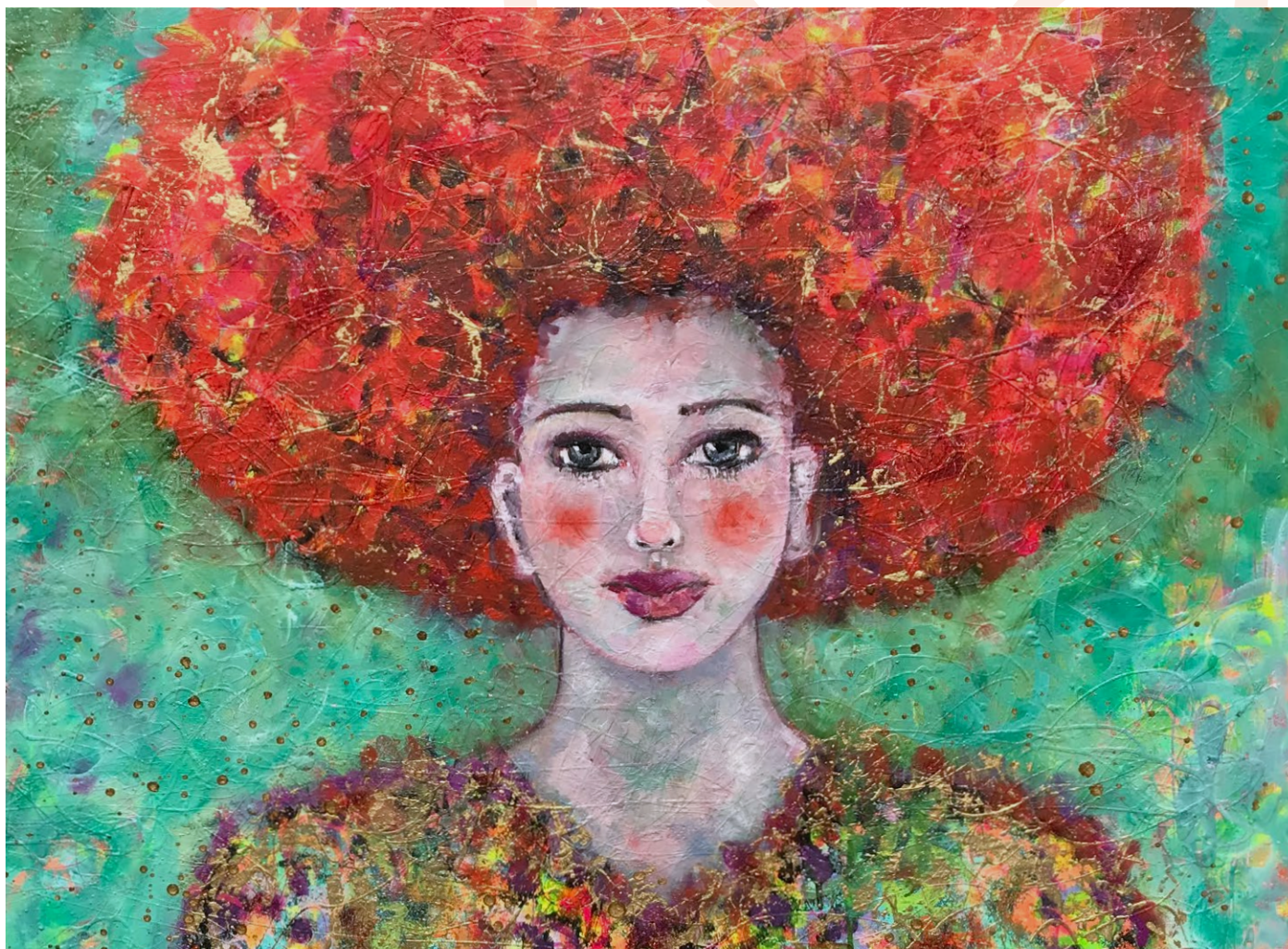
Fédération
Entraide
Protestante

180

03.2025

Proteste

Revue trimestrielle d'information et de réflexion de la Fédération de l'Entraide Protestante



Dossier

LA PLACE DE LA FEMME DANS L'ACTION SOCIALE

p. 9

DENIS MUKWEGE

Son combat pour les
femmes

p. 5

LA GRAINE DE SEL

Ruth, la Moabite

p. 8

L'ENRACINEMENT PROTESTANT

Un soutien ou un frein ?

p. 24

LE PORTRAIT

Rolande Ribeaucourt-
Pailleux

p. 28

Sommaire

Édito	2
C'est vite dit	3
Des cafés santé pour les femmes	
Un bénévolat de compétences inspiré	3
Ici et ailleurs	4
Stop abus : un service d'écoute et d'aide pour les victimes d'abus	
Erwan Cloarec	
RDC : Le combat de Denis Mukwege pour les femmes	5
Brigitte Martin	
Les échos du terrain	6
La Rose des Vents : des logements pérennes pour les plus fragiles	
Brigitte Martin	
Aidants : un pavillon pour souffler	7
Thierry Louzy	
La graine de sel	8
Ruth, la Moabite	
Brice Deymié	
DOSSIER :	9
La place de la femme dans l'action sociale	
Introduction	
Denis Malherbe	
Mais qui sont-elles ?	11
Angelika Krausse	
Un palais pour les femmes	12
Christophe Piedra	
La sage-femme, une figure singulière	13
Mai le Dû	
Un refuge pour les femmes victimes de violences	14
Sofy et Rémy Vergnon	
Elles disent...	15
Sarah, Anne et Élodie	
Quand la spiritualité se réinvente	16
Marc de Bonnechose	
Le cas de Tabita	17
Corinne Lanoir	
Et quelle place pour la femme dans l'Église ?	18
Emmanuelle Seyboldt	
3 questions à Florian Grill	19
Brigitte Martin	
La Cimade aux côtés des femmes étrangères	20
Violaine Husson	
La parité, un levier de performance	21
Capucine Richard	
L'Ehpad, un monde de femmes	22
Catherine Wendling	
Ces précieuses aides à domicile	23
Chantal Pluton	
La vie de la Fédé	24
L'enracinement protestant est-il un soutien ou un frein ?	
Anne-Lise Fontan	
Un concert de Noël à la bougie au profit de la FEP	25
Isabelle Richard	
Leur parole nous éclaire	26
L'aide parce que j'ai été aidée	
Wahida	
La page culture	27
Le portrait	28
Rolande Ribeaucourt-Pailleux	
Brigitte Martin	



Édito

Un juste plaidoyer

Comparé à d'autres pays dans le monde, la société française porte de plus en plus haut les revendications de liberté, de respect et d'égalité entre les hommes et les femmes et on ne peut que s'en réjouir. Cependant, dans les professions de l'aide à la personne, la proportion de femmes dépasse 80 % pour les éducateurs et les infirmiers, 90 % pour les aides-soignants, les aides à domicile et les assistants de service social. Les métiers du *care* seraient-ils donc intrinsèquement féminins ? Héritiers des institutions de charité, fondées et tenues par des religieuses prêtes à répondre à leur vocation d'accueil des plus démunis, et entourées elles-mêmes d'autres femmes bénévoles ?

Il y aurait beaucoup à dire sur la pratique des Églises au cours des siècles, qui a cantonné les femmes au service et au soin, bien loin de la relation de vérité, de dignité et d'audace que Jésus instaurait avec celles qu'il croissait sur sa route. Dans le même temps, les rôles attribués traditionnellement à chacun des sexes renforçaient la croyance selon laquelle les femmes étaient submergées par leurs émotions, signe supposé de faiblesse et d'instabilité. Aujourd'hui, nous savons que la connexion au ressenti et aux émotions est la clef de l'empathie, qui permet d'identifier les besoins de l'autre. Elle constitue le socle du soin, mais est-elle une valeur phare dans notre société ?

Des directrices et directeurs d'établissement témoignent avec reconnaissance que c'est grâce aux femmes, en particulier celles issues de l'immigration, que leurs services peuvent continuer à fonctionner. Mais le manque d'attractivité de ces métiers, peu reconnus et dont les conditions de travail se sont fortement dégradées, continue d'être un facteur décourageant pour les hommes. Toutefois, gardons confiance et poursuivons nos efforts pour que les lignes bougent : peu à peu les femmes ont leur place dans les stades, les forces de l'ordre, les postes de leadership... Espérons qu'à leur tour, les hommes trouvent la leur auprès des personnes vulnérables ; ils auront tout à y gagner, « car c'est en donnant qu'on reçoit »...

Isabelle Richard,
présidente de la Fédération de l'Entraide Protestante

Revue trimestrielle d'information et de réflexion de la Fédération de l'Entraide Protestante
www.fep.asso.fr - 47, rue de Clichy 75009 Paris.
Tél. 01 48 74 50 11 - Fax 01 48 74 04 52.
ISSN : 1637-5971.
Directrice de la publication : Isabelle Richard.
Directeur de la rédaction : Pierre-Olivier Dolino.
Rédactrice en chef : Brigitte Martin.
Membres du comité de rédaction :
Micheline Bochet-Le Milon, Françoise Caron,
Florence Daussant-Perrard, Nadine Davous,
Brice Deymié, Taieb Ferradji, Nathalie Leenhardt,
Marc de Maistre, Denis Malherbe, Didier Sicard,
Élisabeth Walbaum.
Relecture : Florence Collin.
Crédits photo : Alamy, Nathalie Bardou, Vincent Gerbet,
Alexis Huguet for Panzi Foundation, Istock, Alice Langlet.
Couverture : Zajja, Sophie Jourdan, artiste peintre.
Maquette : Celka.
Imprimeur : Marnat. Prix au numéro : 9,50 €.

Je m'abonne à
Proteste



Des cafés santé pour les femmes

À la Mission populaire de Trappes, des cafés santé réunissent des femmes. Elles sont nombreuses, de confession musulmane, à participer à ces rencontres en non-mixité. Elles y parlent de sujets qu'elles n'oseraient pas aborder en présence d'hommes : sexualité, contraception, consentement, viol, violences conjugales...

Car ces filles, épouses, mères, qui n'ont pas eu la chance d'aller à l'école, n'ont aucune connaissance sur ces questions fondamentales, ni même sur leur anatomie. « *Je sais comment mon bébé est sorti mais je sais pas comment il est rentré* », a confié l'une d'elles à Valérie Rodriguez, secrétaire générale de la Mission populaire.

Pour l'ancienne directrice de la mission de Trappes, les besoins sont immenses, les lacunes nombreuses, les préjugés tenaces. Il est urgent de former les mères, de lever les tabous pour qu'elles informent leurs enfants car « *elles ont tendance à les éduquer comme elles ont été éduquées* », indique Valérie Rodriguez. Elles sont d'ailleurs avides d'apprendre et les cafés santé ne désemplassent pas.

Christine Jacquet-Lagrece, médecin pédiatre qui anime les rencontres, est persuadée que la prévention et l'écoute sont primordiales. Elle s'avoue surprise : « *Certaines femmes sont tout à fait conscientes qu'elles doivent parler à leurs enfants, les écouter, éduquer leur garçon dans le respect de chacun, et des filles aussi. En revanche, ces sujets ne*

sont jamais abordés dans le couple. » La majorité de leurs conjoints sont taiseux ou très pudiques sur le sujet du corps et de la puberté et préfèrent laisser leur épouse en parler.

Dans d'autres ateliers, non mixtes également et animés par une médiatrice familiale, on discute de l'intérêt de la vaccination, de l'éducation, de la scolarité ou encore de l'autorité. Tous ces rendez-vous permettent aux femmes d'exprimer leur vécu et de partager leurs points de vue ; certaines, qui ont des connaissances, les transmettent aux autres.

Si les animatrices ne prodiguent pas de conseils, elles rappellent la loi, détaillent les droits des femmes et les orientent vers des partenaires, si nécessaire.



Un congé de santé gynécologique inédit à Strasbourg

L'Eurométropole de Strasbourg se préoccupe de la santé des femmes au travail et a mis en place une autorisation spéciale d'absence pour ses agentes qui souffrent de règles douloureuses ou de symptômes incapacitants liés à des pathologies gynécologiques (comme l'endométriose), à la préménopause ou la ménopause. Les principales intéressées peuvent bénéficier de treize jours d'absence exceptionnelle par an, dont trois au maximum par mois, sur présentation d'un certificat médical délivré par un gynécologue ou une sage-femme, valable deux ans.

L'expérimentation innovante s'inscrit dans une démarche plus vaste en faveur de la santé des femmes dont les problèmes spécifiques sont habituellement négligés sur leur lieu de travail.

N., infirmière puéricultrice en PMI atteinte d'endométriose, se réjouit de la communication interne qui s'est faite autour du congé mais se demande si celles qui vont l'utiliser ne vont pas être stigmatisées.

Pour accompagner le dispositif, une série de formations sur les règles est proposée aux sept mille agents de la collectivité – dont 53 % sont des femmes – et notamment aux managers.

L'Eurométropole de Strasbourg gage que les absences dues au nouveau congé auront moins de conséquences que la perte de productivité et l'absentéisme fréquent engendrés par les souffrances d'ordre gynécologique. Le congé de santé gynécologique fera l'objet d'une évaluation en fin d'année.

Stop abus : un service d'écoute et d'aide pour les victimes d'abus

Interpellé ces dernières années par une actualité secouée par des affaires de violences sexuelles dans le monde artistique, politique comme religieux, le Conseil national des évangéliques de France (CNEF) a mis en place un service d'écoute et d'accompagnement baptisé Stop abus.

Le dispositif Stop abus a été créé en 2022. Il a pour mission de recueillir la parole des victimes d'abus sexuels dans les Églises évangéliques et de les orienter vers les structures d'aide adaptées. Le CNEF a ainsi souhaité proposer un espace sécurisé à toute personne victime ou témoin de violences ou d'abus sexuels au sein d'une structure, Église, union ou œuvre protestante évangélique. La porte d'entrée de ce service est un site web¹.

Comment fonctionne Stop abus ?

Le service d'écoute Stop abus a été lancé sous la responsabilité d'une commission de conseil et de suivi (CCS), indépendante du CNEF. Il repose sur plusieurs principes fondamentaux : une écoute bienveillante et confidentielle – les victimes ou témoins peuvent signaler des abus *via* un formulaire en ligne ou une adresse électronique dédiée ; une prise en charge rapide par une équipe formée à l'accompagnement des victimes, qui analyse chaque signalement et oriente les personnes vers des professionnels (psychologues, juristes, associations spécialisées) ; une prévention renforcée – le CNEF s'engage à sensibiliser les responsables d'Églises et les fidèles aux enjeux de la lutte contre les abus.

Une démarche de transparence et de responsabilité

L'initiative Stop abus s'inscrit dans une démarche plus large de responsabilisation des Églises évangéliques. Le CNEF encourage les structures ecclésiales

¹ www.stop-abus.fr

à adopter des pratiques respectueuses et éthiques afin de prévenir tout abus de nature sexuelle. Par des actions de prévention et de formation, nous attirons l'attention de tous nos responsables (pasteurs, anciens, diacres, responsables enfance et jeunesse, etc.) sur l'importance d'être exemplaires dans leur service. Dans cette optique, les unions d'Églises et les œuvres ont signé une charte pour accompagner la mise en place de ce service. Elles ont mis en œuvre, ensemble, des actions de prévention dans leurs communautés et associations pour avertir les personnes et les informer de leurs droits, veiller à ce que les victimes puissent être accompagnées sur le chemin de la restauration, signaler et traiter les situations en conformité avec les lois de notre pays, s'assurer que les ministres du culte et responsables d'Églises et œuvres soient choisis avec vigilance, formés à leurs responsabilités spirituelles et légales, et accompagnés dans l'exercice de leur ministère.

Avec Stop abus, le CNEF réaffirme son engagement en faveur d'une Église sûre, où chaque individu peut évoluer dans un cadre de confiance et de respect. Toute personne en détresse ou témoin d'une situation préoccupante est invitée à contacter Stop abus pour briser le silence et recevoir un accompagnement adapté.

Erwan Cloarec, président du CNEF, **Marc Derœux**, président de la commission de conseil et de suivi du service Stop abus

Le service Stop abus offre une plateforme d'écoute et d'assistance aux victimes de violences et d'abus sexuels.



- Il recueille la parole des victimes par un formulaire dédié.
- Il les informe et les oriente vers un accompagnement pastoral, psychologique ou juridique.
- Il alerte, si besoin, les autorités judiciaires concernées.
- Il implique les Églises, unions ou œuvres intéressées.

La Fédération protestante de France agit aussi contre les violences sexistes, sexuelles et spirituelles.



RDC : Le combat de Denis Mukwege pour les femmes

Denis Mukwege est gynécologue obstétricien en République démocratique du Congo. Il soigne les femmes victimes de violences sexuelles dans une région où le viol est utilisé comme arme de guerre.

Sa vocation ne date pas d'hier : c'est lors d'une visite à un enfant malade, avec son père pasteur, que Denis Mukwege décide de devenir médecin. À vingt-neuf ans, un doctorat en médecine de l'université du Burundi en poche, il se forme à la gynécologie obstétrique à Angers. De retour en RDC, il dirige l'hôpital de Lemera, dans le Kivu. La région, frontalière du Rwanda et du Burundi, est en proie à de terribles conflits armés liés à des tensions ethniques et à l'exploitation des ressources naturelles. Bouleversé par les atrocités commises sur le corps des femmes par les milices rebelles, Denis Mukwege fonde l'hôpital de Panzi, à Bukavu, en 1999.

Un engagement d'exception pour les femmes

À Panzi, Denis Mukwege soigne les victimes des viols de guerre, toujours plus nombreuses. Quand il reçoit au bloc opératoire une fillette de dix-huit mois, il est consterné. Plus tard, il subit un deuxième choc en opérant une enfant de huit ans, elle-même née d'un viol et violée à son tour, et décide d'en appeler à la solidarité internationale. Le docteur dénonce les crimes, accuse les responsables des exactions et devient le porte-parole de la souffrance des Congolaises violées. Son action lui vaut le prix Sakharov en 2014 et le Nobel de la paix en 2018.

Depuis vingt-cinq ans, Denis Mukwege soigne les corps mutilés mais aussi les cœurs brisés et les esprits dévastés. Grâce au programme de soins holistique – soutien médical, psychologique, socio-économique et juridique – proposé par la Fondation Panzi, les femmes reprennent goût à la vie.

La médaille de la ville de Strasbourg

Lors de sa conférence dans la capitale alsacienne, en octobre, Denis Mukwege a affirmé que la souffrance des femmes violées provoque chez elles un déni d'humanité. Invité par l'association protestante Interdéveloppement et Solidarités pour recevoir la médaille de la ville, le gynécologue en a appelé à une justice pénale internationale afin



Le Dr Denis Mukwege, prix Nobel de la paix, a le courage des grands hommes et l'humilité des grands cœurs.

que les crimes commis ne restent pas impunis : « *Les Congolais ont droit à leur Nuremberg. Les femmes violées et mutilées en ont besoin pour leur reconstruction.* » Puis, houspillant les consciences : « *Quand la Russie envahit l'Ukraine, tout le monde trouve ça anormal, quand le Rwanda envahit le Congo, personne ne dit rien. La vie des Congolaises et des Congolais n'a-t-elle pas la même valeur que celle des autres peuples ?* »

Une foi en action

Chrétien fervent et pasteur à ses heures, Denis Mukwege s'appuie sur les préceptes de la Bible. Il rappelle que Dieu donne aux hommes la liberté de choisir de faire le bien ou le mal. Il en va de la responsabilité de chacun de construire « *un monde meilleur dans lequel nous n'acceptons pas pour l'autre ce que nous n'accepterions pas pour nous* ».

L'Église ne peut pas rester indifférente face à cette humanité qui souffre, elle doit manifester la compassion, la générosité et l'hospitalité plus que jamais. « *Nous sommes dans le monde mais nous ne sommes pas du monde*, a scandé le docteur à l'adresse des chrétiens strasbourgeois, *notre comportement doit faire la différence.* »

Denis Mukwege répare les corps mutilés, restaure les esprits dévastés, et réveille nos âmes anesthésiées. Il est des crimes qui doivent cesser. Nous lèverons-nous à ses côtés pour défendre la cause de nos sœurs en humanité ?

Brigitte Martin

IDS, partenaire de la Fondation Panzi depuis 2015.

Président : Pierre Yeremian,
03 88 77 99 55

yeremianpierre@gmail.com



La Rose des Vents, des logements pérennes pour les plus fragiles

Mission accomplie pour l'Entraide Le Relais : l'association a ouvert une deuxième résidence sociale à Brumath, en Alsace.

À deux pas de l'Élan, son premier projet social à Brumath, l'Entraide Le Relais a ouvert La Rose des Vents, ainsi nommée par ses occupants, dans un ancien bâtiment désaffecté de l'établissement public de santé Alsace-Nord. « *Dès le départ, notre association a voulu porter secours à l'homme blessé au bord du chemin, comme dans la parabole du Bon Samaritain. Mon souhait est que la Rose des Vents soit une auberge, un lieu de repos et de quiétude pour tous les résidents* », explique Thierry Schuler, président de l'Entraide.

Pension de famille et résidence accueil

Réhabilitée par le bailleur social Alsace Habitat, La Rose des Vents propose vingt-cinq logements privatifs à loyer modéré de 23 à 39 m², treize en pension de famille et douze en résidence accueil pour des personnes atteintes de troubles psychiatriques. Tous ont été équipés grâce à des financements privés participatifs, le soutien de la plateforme solidaire Les Petites Pierres, des Fondations Abbé-Pierre et Ikea, mais aussi de la société Alsapan qui a offert l'ensemble des éléments de cuisine joyeusement assemblés par les bénévoles et amis de l'Entraide.

Depuis ses premiers accueils de jour strasbourgeois autour d'un café en 1977, l'Entraide Le Relais a parcouru bien du chemin. L'association possède aujourd'hui un centre d'hébergement et de réinsertion sociale, une résidence intergénérationnelle,

un service de prévention spécialisé dédié aux jeunes, des services d'accompagnement pour les allocataires du RSA et les personnes en mesure de placement extérieur, des cuisines pour les personnes à la rue ou en hôtel. L'Entraide propose aussi des ateliers passerelles de redynamisation pour les personnes très éloignées de l'emploi et un accueil de jour inédit à la gare de Strasbourg, en partenariat avec la SNCF.

Des logements pérennes

La Rose des Vents a la particularité d'offrir des logements pérennes, pour le plus grand bonheur des équipes éducatives sur place et des résidents, ravis de pouvoir personnaliser leur appartement. Des espaces collectifs, dont une magnifique rotonde, ajoutent encore au charme des lieux. La résidence accueil s'adresse à des personnes fragilisées par des troubles psychiques mais engagées dans des démarches de soins ; elle leur permet de vivre en toute autonomie dans leur logement. « *C'est un système encore très méconnu, on a une convention de partenariat étroit avec l'hôpital de jour et l'Epsan, l'idée est de coordonner nos accompagnements respectifs pour que la vie dans la résidence se passe au mieux, une vie épanouissante et ouverte sur le quartier, la ville, le monde associatif et culturel* », précise Thierry Schuler.

Brigitte Martin

Aurélie, vingt-trois ans, aide-soignante en arrêt de travail à cause de troubles psychiatriques et de conduites addictives, a repris sa vie en main à La Rose des Vents. Elle a développé de bonnes relations avec les autres résidents et décidé de se remettre aux études pour changer d'orientation professionnelle. « *Les appartements sont super, les salles de bains magnifiques, on a un brunch une fois par mois le samedi matin, des moments conviviaux réguliers dans la cuisine commune, des sorties. Brumath est très agréable, je peux aller au centre-ville à pied. Je me plais beaucoup ici et j'ai même fait une rencontre.* »

◀ La Rose des Vents à Brumath, avec ses vingt-cinq logements et sa belle rotonde, privilégie le vivre ensemble, les liens de proximité et l'intégration de ses résidents.



Aidants : un pavillon pour souffler...

La dernière enquête de la Direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques estime à neuf millions le nombre d'aidants dont 56 % sont des aidantes. L'association Les Térébinthes, dans la Sarthe, leur consacre un joli pavillon.

Du fait des évolutions démographiques et des demandes sociétales, le rôle des proches aidants est appelé à se renforcer dans les années à venir. C'est pourquoi, dans le cadre de la stratégie gouvernementale « Agir pour les aidants », une mission de l'Inspection générale des affaires sociales s'est investie dans la recherche de solutions rapides pour prévenir le risque d'épuisement.

Des séjours de répit

Les aidants expriment le besoin d'un relais pour souffler et s'occuper d'eux. La mission de l'IGAS en conclut que les séjours de vacances-répit, pour l'aidant comme pour l'aidé, méritent d'être particulièrement soutenus.

Ces séjours s'adressent aux aidants seuls, aux aidés seuls, ou encore simultanément aux aidants et aux aidés. Le développement de cette dernière offre, encore rare et très limitée, est attendu par les aidants. Aussi, par notre projet, en collaboration avec l'Association française pour le développement et la promotion des solutions de répit, centrons-nous notre offre autour des temps de répit partagé.

Depuis son origine, l'association Les Térébinthes accueille sur un même site des publics différents au sein de l'Ehpad et du centre de séjour vacances. Sa vision n'a pas changé : accueillir les personnes, les groupes, réunir les générations et construire le vivre-ensemble.

Un pavillon avec piscine

Le pavillon du Tertre, récemment acquis, est situé dans un écrin de verdure avec piscine. D'accès facile, cette somptueuse demeure se niche dans un cadre qui respire tranquillité et sérénité. À l'intérieur, le charme se déploie dans un vaste séjour, baigné de lumière naturelle qui lui confère une atmosphère chaleureuse et accueillante. La maison dispose de sept chambres, chacune équipée de sa propre salle d'eau, véritables havres de paix où il fait bon se retirer après une journée bien remplie. Le pavillon accueille depuis février cinq familles à la fois pendant deux à quatre nuitées.



Aux Térébinthes, le pavillon du Tertre accueille les aidants depuis fin février.

Plusieurs temps sont proposés, certains dédiés aux aidés uniquement (activités créatives et artistiques, sorties, jeux...), d'autres réservés aux aidants (formations, groupes de parole, rencontres inspirantes, détente, soin de soi...), d'autres encore réunissent les aidants et les aidés.

“ *Le pavillon accueille cinq familles à la fois.* ”

Notre désir est d'offrir à chacun l'occasion de souffler. Parce que les familles ont plus que jamais besoin de vivre de bons moments ensemble, nous souhaitons que nos séjours permettent de créer des liens, de nouer de belles amitiés, et de maintenir ou de restaurer des capacités émotionnelles.

Thierry Louzy, responsable de projet aux Térébinthes

Quelques chiffres :

- **14,8 %** des personnes sont des proches aidants, soit 9,3 millions dont 500 000 mineurs âgés de cinq ans ou plus.
- Soutien moral (**6,4 millions**), aide à la vie quotidienne (**5,7 millions**) et aide financière (**1,3 million**) sont les types d'aides apportées.
- Les femmes sont surreprésentées parmi les proches aidants (**56 %**).
- Le pourcentage d'aidants augmente avec l'âge jusqu'à soixante ans puis tend à décroître.

Études et résultats n° 1255, enquête « Vie quotidienne et santé », 2021, DREES.

Ruth, la Moabite

La Bible recèle bien des merveilles et le Livre de Ruth est un de ses joyaux littéraires. Il met en scène deux femmes.

Dans une très belle langue classique, le Livre de Ruth raconte l'histoire d'une famille qui vient s'installer dans le pays de Moab¹ pour fuir la famine de celui de Juda. Au fil des ans, le père mais aussi les deux fils qui s'étaient mariés avec des Moabites meurent. La mère, Naomi, décide de rentrer dans son pays et conseille à ses deux belles-filles de rester dans le leur et de refaire leur vie. L'une d'elles, Ruth, refuse d'abandonner sa belle-mère : « *Ne me presse pas de t'abandonner, de retourner loin de toi ; car où tu iras, j'irai, où tu passeras la nuit, je la passerai ; ton peuple sera mon peuple et ton dieu, mon dieu*². » Naomi rentre donc au pays avec sa belle-fille mais sans descendance pour assurer son avenir, « *c'est comblée que j'étais partie, et démunie me fait revenir le Seigneur*³ ». Mais Ruth sauvera sa belle-mère de l'humiliation.

Ruth se sacrifie pour sa belle-mère

Ce récit pourrait être celui, banal, d'une famille israélite, si la protagoniste n'était pas une étrangère et n'était pas devenue l'arrière-grand-mère du très glorieux roi David. Ruth n'est pas n'importe quelle étrangère : elle appartient à une nation qu'Israël a en horreur. Les filles de Moab sont accusées d'avoir tenté de corrompre les Israélites sur la route qui les menait d'Égypte à la Terre promise⁴. Le livre du Deutéronome prescrit que les Ammonites⁵ et les Moabites n'entreront jamais dans l'assemblée du Seigneur.

Dans l'ancien Israël, la loi du lévirat évitait la disparition d'une lignée familiale : le frère d'un défunt épousait sa veuve et les enfants issus de ce remariage avaient le même statut que ceux du premier. Une veuve sans enfant n'avait pratiquement plus d'existence sociale et était privée des biens de son défunt mari. Ruth accepte de se sacrifier pour sa belle-mère en lui offrant une descendance avec un riche agriculteur, Booz, parent de la famille et donc « racheteur » potentiel. Ainsi naît Obed, le fils de Ruth qui est en fin de compte celui de Naomi.

¹ Moab est le nom historique d'une région montagneuse de Jordanie qui s'étend le long de la côte est de la mer Morte. Le petit royaume de Moab apparaît au Levant à l'âge du fer.

² Ruth 1.16.

³ Ruth 1.21.

⁴ Nombres 25.1 et suiv.

⁵ Le royaume d'Ammon est situé au nord du royaume de Moab, le long du Jourdain.

⁶ Ruth 4.15.

Un duo de choc

Le duo que forment Naomi et Ruth est au cœur du récit. Il brise le cercle de la mort et de ce sentiment de vide qui les étirent dans les premiers chapitres. Ces deux femmes apparaissent comme des éléments stabilisateurs de la société. Les autres femmes de la communauté sont émues par l'extraordinaire destin de Naomi, elles sont les seules à comprendre que, pour sa belle-mère, Ruth « *vaut mieux que sept fils*⁶ ». Elles ne sont pas aveuglées par les origines moabites de Ruth.

Ruth offre à Naomi sa bonté désintéressée. En la suivant sans aucune garantie quant à son avenir et dans un état d'extrême indigence, en choisissant la condition de veuve vouée au service d'une autre veuve, sans attente de rétribution, elle brise le poids des traditions dans lesquelles on veut les enfermer. Ruth acquiert le droit d'être intégrée au peuple d'Israël. Ruth et Naomi sont à la recherche d'un consolateur qui ne les étiquette pas « moabite », « pauvre », « fuyarde »... mais porte un regard holistique sur leur personne.

Ce livre navigue à contre-courant de son époque : il affirme qu'une Moabite peut devenir un modèle de fidélité pour Israël. L'amour de Dieu n'évolue pas dans un univers de causes et d'effets, mais dans celui de la liberté.

Ruth figure dans la généalogie de Jésus au début de l'Évangile de Matthieu.

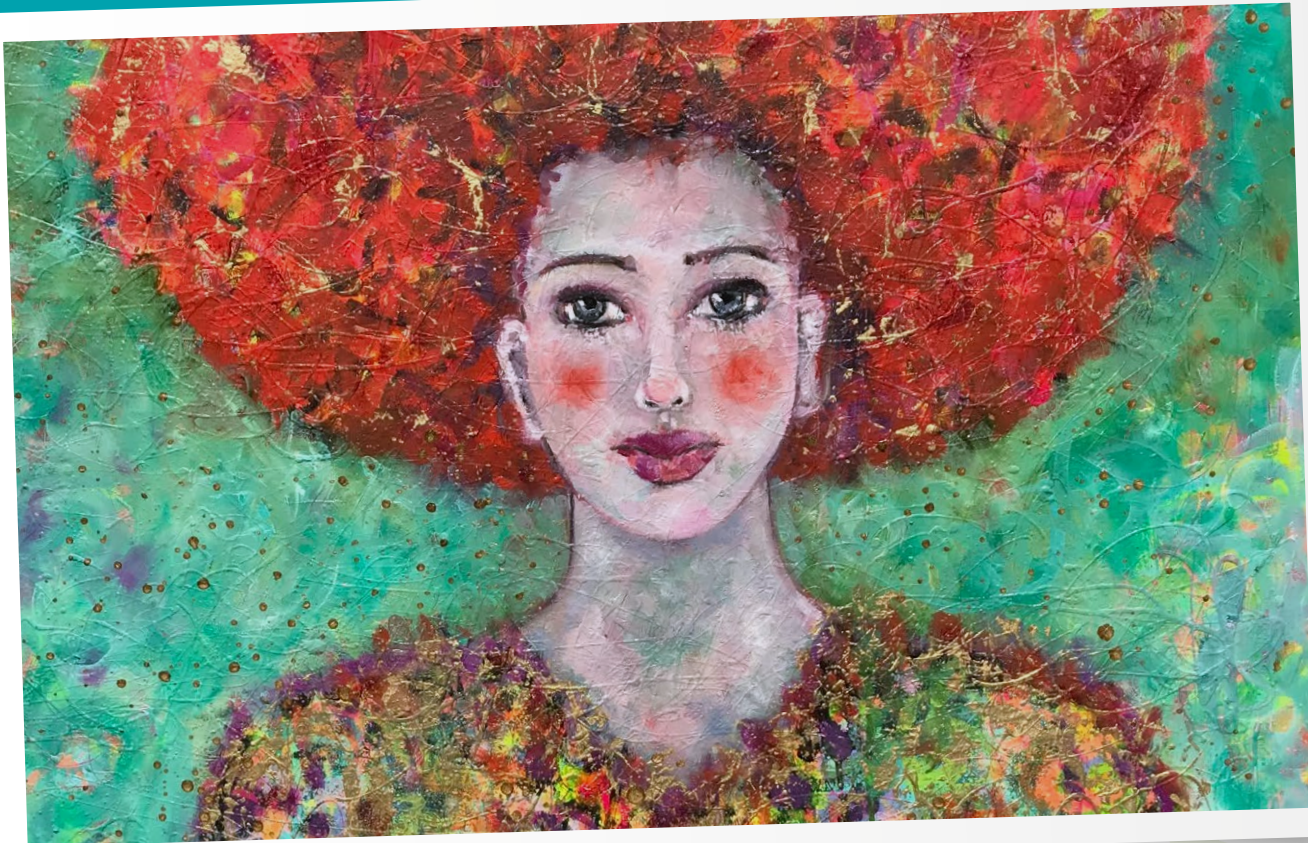
Brice Deymié, pasteur de l'Église protestante française au Liban

« Ruth et Booz », *La Historia Sagrada*, 1920.



Dossier

LA PLACE DE LA FEMME DANS L'ACTION SOCIALE



Quelle place occupe la femme dans l'action sociale ? La question peut sembler simple. Tenter d'y répondre ne l'est guère car les enjeux ne manquent pas : lutte contre les violences faites aux femmes et reconstruction des victimes, émancipation féminine par la reconnaissance et surtout le libre exercice de tous les droits, valorisation de l'engagement au féminin dans l'action sociale du monde protestant... Mais faut-il parler de la femme envisagée comme une catégorie générique ou des femmes dans la diversité de leurs vécus ? Et s'agit-il de *la* place de *la* femme plutôt que *des* places *des* femmes dans la vie sociale ?

Des femmes et des places

Recourir au pluriel permet de mieux reconnaître parcours et expériences personnelles. Le pluriel permet aussi de discerner des groupes dans ces parcours (par exemple, les migrantes) et expériences (les femmes victimes de violences). Est-ce toutefois suffisant pour mieux saisir les

vécus ? De son côté, l'emploi du singulier renvoie à la représentation abstraite de la femme à travers une fonction, un rôle, une place dans la vie sociale. Peut-on ignorer ici le risque de l'assignation, cette réduction des personnes à des qualités abstraites (par exemple, l'intuition féminine), à un rôle ou un statut prédéfini (épouse et mère) ? Les assignations propagent souvent un stéréotype de genre, préjugé banalisé ou opinion hostile aux effets délétères « *dès lors qu'il limite la capacité des femmes et des hommes de développer leurs compétences personnelles, d'exercer un métier et de prendre des décisions concernant leur vie¹* ».

Des inégalités genrées

Il convient donc aussi de questionner les représentations idéologiques qui sous-tendent les inégalités autant que les engagements solidaires qui les combattent. Les inégalités genrées envers les femmes ne sont cependant ni homogènes, ni même uniformes dans le temps, l'espace et les

sociétés humaines. Malgré les progrès d'un droit supposé plus protecteur, elles croisent souvent une variété d'autres discriminations et violences : familiales, générationnelles, sanitaires, économiques, juridiques, culturelles, ethniques, religieuses... Ainsi, l'arsenal juridique français a été régulièrement renforcé ces dernières années contre les violences exercées dans la sphère conjugale ou familiale, les violences sexuelles, le harcèlement ou les outrages sexistes, les mutilations sexuelles ou le travail forcé. Pourtant, en 2023, 85 % des victimes déclarées de violences sexuelles ou sexistes sont des femmes, dont 57 % sont mineures. Le nombre de femmes majeures concernées est de 230 000, soit la population de Lille².

Parmi les personnes vulnérables, les femmes sont souvent au carrefour des tensions qui traversent les sociétés et les cultures. Au niveau mondial, le taux de non-scolarisation des filles est toujours plus élevé que celui des garçons lorsque l'éducation n'est ni obligatoire ni gratuite. Seulement un tiers des filles mariées ou enceintes et des jeunes mères bénéficient d'un droit à l'éducation³. De même, des millions de femmes sont privées d'accès aux soins, notamment en matière gynécologique ou obstétrique⁴. Dans les pays du Nord, l'action sociale accompagne fréquemment des femmes ayant subi des traumatismes liés à leur migration ou aux normes de leur milieu familial. Et ces femmes n'ont souvent pas eu accès à l'éducation ni à la santé dans leurs pays d'origine.

Une contribution mal reconnue

L'engagement féminin et sa reconnaissance dépendent en écho à la question de la place des femmes dans l'action sociale. Cet engagement prend deux formes principales : le bénévolat et le travail social. Les bénévolats féminin et masculin offrent des traits différenciés. Minoritaires dans le sport (32 %), les femmes sont majoritaires dans les activités caritatives et humanitaires (60 %), l'éducation et la formation (68 %), ou encore la défense de causes et d'intérêts (54 %). En revanche, leur taux d'adhésion, leur disponibilité et leur durée d'engagement sont inférieurs à

ceux des hommes. Quant à la gouvernance associative, « *la part des femmes décroît quand le niveau de responsabilité s'élève. Alors que les femmes représentent la moitié des membres d'associations, elles ne sont que quatre sur dix à exercer une présidence*⁵ ».

Ces tendances se retrouvent dans les emplois largement féminins du secteur social et médico-social. Près de huit salariés sur dix y sont des femmes et on compte deux femmes pour trois emplois de responsable de service ou de direction d'établissement. Mais bien qu'elle soit massive et indispensable à la société, cette contribution professionnelle des femmes est peu visible, mal connue et encore mal reconnue. Quant aux directions générales, elles restent majoritairement masculines dans six associations sur dix⁶. Ainsi, « *si les directrices rappellent combien l'accès au poste est un cheminement, implique un investissement dans les études et des mobilités de postes et de secteur d'intervention, les directeurs, quant à eux, montrent que leur immobilité (d'employeur, de secteur et géographique) les conduit à évoluer facilement vers les fonctions de direction*⁷ ».

Pour une éthique expérientielle

Il y a là une série de défis sociopolitiques et managériaux, mais aussi un enjeu éthique majeur si l'on veut témoigner des places des femmes dans l'action sociale et y réfléchir dans une perspective humaniste, chrétienne et protestante. Toute éthique prend son sens dans le respect de la dignité humaine. Et aucune éthique ne peut être agissante sans reconnaître l'interdépendance des deux polarités genrées incarnées dans l'humanité. L'action sociale responsable s'éprouve prioritairement au travers d'expériences de vie et de rencontres avec et pour les plus vulnérables. Elle appelle donc une éthique expérientielle, non une morale abstraite postulant des normes de justice sociale : c'est ce que défend l'éthique du *care*. Trop souvent réduite à un maternage relationnel – ce qu'il n'est pas –, l'éthique du *care* met en avant le caractère fondateur du soin et de l'attention dus à chaque être humain. Sa perspective morale critique est d'inspiration féminine certes, mais est ouverte à tous, hommes et femmes, pour construire une société plus humaine⁸.

En grec ancien, la place, lieu de la vie sociale et démocratique, se dit *agora*.

La place des femmes dans l'action sociale est aussi une *agora*.

Denis Malherbe, maître de conférences émérite des universités, HDR en sciences humaines et humanités nouvelles

¹ Haut-Commissariat des Nations unies aux droits de l'homme, *Stéréotypes de genre*, 2014.

² Observatoire national des violences faites aux femmes, *Lettre n° 19*, 2024.

³ Unesco, *SonAtlas : outil de plaidoyer interactif sur le droit des filles et des femmes*, 2023.

⁴ Institut national d'études démographiques, *Population & Sociétés*, n° 625, 2024.

⁵ Observatoire de l'égalité femmes-hommes dans l'économie sociale et solidaire, *Genre et bénévolat*, 2020.

⁶ Véronique Bayer, « Le genre dans le travail social », *Revue des politiques sociales et familiales*, n°s 146-147, 2023.

⁷ « Le travail social n'est pas qu'une affaire de femmes », *Actualités sociales hebdomadaires*, 2024.

⁸ Fabienne Brugère, *L'Éthique du « care »*, Paris, PUF, « Que-sais-je ? », 2011.

Mais qui sont-elles ?

Sur cette question se termine une petite vidéo qui, produite par la Fondation Bersier en 2023 pour le Dîner des Protestants, passe en revue les visages, les histoires et les convictions de femmes qui ont osé. La plupart sont des protestantes convaincues, de tous horizons ecclésiaux, depuis la percée de la Réforme jusqu'à nos jours.

Parmi celles qui ont osé, Blanche Peyron naît un 8 mars, en 1867. Le 8 mars n'est pas encore la Journée des droits des femmes. Son œuvre est néanmoins programmatique : officière à l'Armée du Salut, elle porte ce projet audacieux qu'est le Palais de la femme¹, mue par une détermination que partagent d'autres de ses contemporaines.

Un engagement social inédit

Au milieu du XIX^e siècle, quelques cercles de femmes s'engagent dans des actions sociales novatrices. Caroline Malvesin, en quête d'une vie communautaire pour des femmes de dénominations différentes – une vie de foi est pour elle inséparable d'un engagement concret –, accueille des personnes en difficulté, soigne des malades... Cet enracinement des Diaconesses de Reuilly ne nous étonne peut-être pas (assez) aujourd'hui, il est pourtant doublement courageux. D'une part, une vie communautaire est en rupture avec les convictions de la Réforme qui assignait les femmes au couple et au foyer. D'autre part, et le sujet est tabou, si enseigner est une occupation convenable pour une femme, soigner suppose de toucher le corps de l'autre et ne peut être considéré comme une vocation.

Des protestantes comme Valérie de Gasparin imposent, à la même époque, un projet de formation professionnelle pour des femmes dans le domaine des soins infirmiers. Anna Hamilton, qui obtient de haute lutte son diplôme de médecin, fonde au début du XX^e siècle, dans la ligne directe de Florence Nightingale, une école d'infirmières à Bordeaux : la maison de santé Bagatelle. Les infirmières y sont formées pour diriger des services d'hôpitaux et autres œuvres. Et, comme il ne suffit pas de soigner les corps, une école d'assistantes sociales se greffe sur ce lieu de formation.

L'engagement pour des conditions dignes sur les lieux de travail émerge entre les deux guerres. Les noms d'assistantes sociales sont intimement liés aux actes de résistance contre le fascisme. Activistes de l'ombre, elles ont un très grand sens des réseaux.

Pour voir la vidéo « Ces protestantes qui ont osé », retraçant le parcours exceptionnel de femmes protestantes, c'est ici :



Des travailleuses de l'ombre

Des plaques à leurs noms ? Celui de Marie Dentièrre, théologienne contemporaine de Calvin, militante pour les droits des femmes, n'est gravé sur le mur des Réformateurs à Genève qu'en 2002. Celui de Sarah Monod, présidente du Conseil national des femmes françaises au début du XX^e siècle, qui soutient notamment les diaconesses, n'apparaît sur une plaque parisienne qu'en 2024 !

Qui sont-elles, ces femmes protestantes investies dans l'engagement social ? Elles viennent de tous milieux et vont partout : écoles, prisons, champs de bataille, lieux de prostitution... Certaines, de la bourgeoisie, mènent des luttes remarquables, à l'instar de Marion Cormier, une des premières avocates, engagée au service des plus démunis.

Si elles ont eu parfois le vent en poupe, ces femmes ont rencontré bien souvent de l'opposition : animatrices des « tricotins » – elles formaient des enfants pauvres au tricot –, Sara Banzet et Louise Scheppler se sont fait caillasser dans les hameaux alsaciens parce qu'on leur contestait le droit de s'occuper des enfants des autres ; son mari banquier a retiré ses subsides à Berty Albrecht parce qu'elle s'occupait des ouvriers dans les usines. Mais toutes ont osé. Et continué d'oser.

Angelika Krause, commissaire de l'exposition « Ces protestantes qui ont osé² »



Anna Hamilton (1864-1935), médecin, a largement contribué à l'évolution du métier d'infirmière en France.

¹ Voir page suivante l'article de Christophe Piedra, « Un palais pour les femmes ».

² L'exposition peut être commandée (80 €) sur la boutique de l'EPUDF ou sur femmesesperance@gmail.com

Un palais pour les femmes

Le Palais de la femme est construit en 1910, dans le XI^e arrondissement de Paris, pour accueillir... des hommes ! L'hôtel populaire devient hôpital militaire pendant la guerre, puis ministère des Pensions après-guerre, avant d'être abandonné par l'État. C'est un bâtiment désaffecté que l'Armée du Salut acquiert en 1926, pour y accueillir cette fois des femmes.

Avec ses 13 000 m², le Palais de la femme compte beaucoup dans l'histoire de l'Armée du Salut. Le couple Peyron, mandaté par William Booth¹ pour implanter l'Armée du Salut en France, est persuadé que l'organisation doit acquérir des bâtiments emblématiques pour être visible². De nombreuses femmes qui ont perdu un mari, un père, un fils à la guerre n'ont plus de moyens de subsistance et viennent tenter leur chance à Paris. Elles sont des proies faciles ; Blanche Peyron les met à l'abri.

Cinq étages, quatre cents femmes

Depuis bientôt un siècle, le bâtiment est dédié à l'accueil des femmes en besoin de protection. Bien qu'elles se rendent souvent « invisibles », les femmes sont aussi nombreuses que les hommes dans la rue. Quatre cents femmes occupent un studio au Palais. Une soixantaine d'entre elles ont un enfant. Depuis 2015, le Palais accueille aussi quelques hommes.

L'hébergement et le logement sont notre priorité. Côté hébergement, nous proposons quarante-trois places pour des femmes isolées, cent pour des femmes avec un enfant et d'autres encore pour de jeunes majeures. Côté logement, il y a vingt et une places pour des femmes qui sortent de maternité, une pension de famille au cinquième étage et une résidence sociale, dernière étape avant le logement autonome. Un abri hivernal est ouvert pour quarante femmes orientées par le 115, avec à la clef une sortie durable de la grande précarité. Le Palais met aussi de vastes cuisines partagées à la disposition des femmes accueillies et de celles hébergées dans les hôtels sociaux avoisinants. Enfin, le



bâtiment abrite une crèche de quarante berceaux, ouverte sur le quartier ; la mixité sociale s'expérimente dès le plus jeune âge. Le logement, la santé, l'emploi mais aussi la culture et l'accompagnement spirituel sont les piliers de notre action.

Trente travailleurs sociaux, trois psychologues, un juriste

La plupart des femmes accueillies au Palais arrivent d'Afrique subsaharienne, après un parcours d'exil jalonné de violence. Nous avons aussi des jeunes filles qui sortent de l'accompagnement de l'ASE à dix-huit ans. Trois psychologues, une trentaine de travailleurs sociaux et un juriste spécialisé dans les droits des étrangers les accompagnent vers l'autonomie.

Notre objectif est de revoir l'organisation du Palais pour optimiser les services rendus. Les femmes ont des droits mais aussi des devoirs, nous voulons contractualiser notre accompagnement social, nous ne faisons pas de l'assistantat. Nous avons aussi de gros travaux à mener, le Palais est un magnifique bâtiment Art déco mais il se dégrade, on lance un appel à la générosité au bénéfice des femmes accueillies. La France manque cruellement de structures adaptées pour accueillir les femmes.

Les gens s'étonnent de voir un homme diriger le Palais de la femme, mais la compétence n'est pas genrée. Il y a aussi des hommes qui se sentent concernés par les problématiques des femmes. Je suis féministe dans l'âme et je crois que la place des femmes dans la société est à repenser complètement. Il y a trop de domaines où elles sont sous-représentées. On a un chantier d'insertion pour les femmes en peinture de bâtiment³, un endroit où *a priori* elles ne sont pas attendues. Il faut casser les préjugés.

Christophe Piedra, directeur du Palais de la femme

¹ William Booth, pasteur méthodiste britannique, a cofondé l'Armée du Salut avec sa femme Catherine en 1878.

² Pendant que Blanche Peyron s'escrime à lever des fonds pour acheter le Palais, son mari Albin passe commande de la Cité de Refuge à Le Corbusier.

³ L'atelier et chantier d'insertion Terre de Femmes remobilise des femmes dans le cadre d'une formation théorique et technique aux métiers de l'écoconstruction (voir *Proteste* 176, p. 6).

La sage-femme, une figure singulière

Omniprésente mais toujours en filigrane, tantôt adulée, tantôt stigmatisée, selon les époques, la sage-femme est presque toujours femme et échappe pourtant aux stéréotypes de son genre...

La sage-femme est un personnage inclassable qui investit de nombreux rôles sociaux fondamentaux – la naissance, la mort, l'intime et ses secrets – et a toujours suscité des sentiments paradoxaux : crainte et suspicion chez les puissants du monde – généralement masculins – pour son accès privilégié aux secrets des corps et de la génération ; confiance et reconnaissance de la population qui trouve en elle un recours de proximité, compétent et à l'écoute, précieuse synthèse entre *cure* et *care*.

Une reconnaissance laborieuse dans l'univers médical

C'est sans doute cette double affiliation qui rend si difficile la reconnaissance des sages-femmes dans l'univers médical. Elle les disqualifie symboliquement alors qu'elles appartiennent depuis le XIX^e siècle au cercle très fermé des professions médicales – au même titre que les médecins et les chirurgiens-dentistes – et qu'elles bénéficient *de facto* depuis très longtemps d'une autonomie d'exercice et de compétences spécifiques, y compris dans la réalisation de gestes techniques¹.

Malgré l'ancienneté de leur ancrage dans une pratique autonome et qualifiée, l'histoire contemporaine des sages-femmes est jalonnée de luttes pour l'obtention – ou la reconquête – de leur reconnaissance statutaire et financière, sans cesse remise en question.

Une difficile émancipation de la catégorisation de « travail de femme »

Cette profession semble de prime abord répondre à la vision archétypale d'un « métier de femme » inscrit de plain-pied dans le *care* : les sages-femmes – dont 97 % sont des femmes en France, malgré les évolutions du recrutement – prennent soin des femmes, accueillent les nouveau-nés, œuvrent au cœur de l'intimité des corps, de la vie reproductive, du maternage.

Cette représentation reste prégnante dans le monde social, en dépit de leur réalité d'exercice et de leur champ de compétences régulièrement

élargi : le suivi gynécologique de prévention en 2010, l'interruption volontaire de grossesse médicamenteuse en 2021 puis chirurgicale en 2024. Mais les sages-femmes ne sont pas dupes. Ces extensions de compétences répondent plus à un besoin de santé publique causé par une baisse démographique des médecins qu'à une volonté de faire d'elles *les* praticiennes spécialistes de la santé des femmes... Peu importe. Elles se saisissent de ces opportunités et s'engagent activement dans les combats sociétaux comme la lutte contre les violences faites aux femmes : les formations initiales comportent désormais un volume d'enseignement important sur cette problématique et, plus récemment, un diplôme universitaire dédié a été créé par une faculté de maïeutique².

“

Les jeunes générations les ont adoptées.

”

Toujours plus nombreuses à s'installer en cabinets indépendants, les sages-femmes regagnent une liberté d'exercice perdue dans les années 1970 lorsqu'elles ont quitté le domicile pour migrer massivement vers le salariat et les institutions de soin³. C'est ainsi qu'elles investissent le paysage du soin de premier recours, sans bruit, et déjà les jeunes générations de femmes les ont adoptées pour les accompagner tout au long de leur vie génésique : choix et suivi de contraception, suivi gynécologique de prévention, IVG, suivi de la grossesse, de l'accouchement et du post-partum, et plus récemment accompagnement de la ménopause.

N'est-ce pas une continuité de l'histoire, que d'être discrètement indispensable ?

Maï le Dû,
maîtresse de conférences en maïeutique,
université de Bretagne-Occidentale, Brest

¹ Nathalie Sage Pranchère, *L'École des sages-femmes. Naissance d'un corps professionnel 1786-1917*, Tours, PUF, 2017.

² Diplôme universitaire « Repérage des violences intrafamiliales et leurs conséquences, accompagnement des femmes et des enfants », faculté de maïeutique, université de Bretagne-Occidentale, Brest.

³ Paul Cesbron et Yvonne Knibiehler, *La Naissance en Occident*, Paris, Albin Michel, 2004.

Un refuge pour les femmes victimes de violences

Au cœur du village de Lézan dans le Gard (30), dans un ancien mas chargé d'histoire, la ferme Claris propose un hébergement d'urgence aux femmes et à leurs enfants victimes de violences intra-familiales.

Quand on parle de femmes victimes de violences, la conscience collective se représente les femmes battues. Bien au-delà des violences physiques, ce terme englobe les violences verbales, psychologiques, administratives, financières. Chaque situation est unique, procède d'un contexte particulier, et les femmes ne vivent pas toutes les mêmes violences. Nous saluons aujourd'hui les efforts du personnel de gendarmerie, du service des urgences hospitalières et des centres sociaux pour mettre en lumière, reconnaître et dénoncer les violences faites aux femmes.

Des femmes brisées

La ferme Claris, lieu d'accueil à petite échelle des femmes victimes de violence, se situe à la croisée des chemins : entre chaos du passé et promesse d'un avenir meilleur, entre tumulte et sérénité, entre colère et apaisement, entre dénigrement et confiance en soi, entre désarroi et reconstruction.

Les femmes accueillies sont des femmes brisées, certaines en état de choc post-traumatique. Elles ont perdu toute estime d'elles-mêmes et vivent dans la peur, la honte et la culpabilité. La peur d'un conjoint violent, la culpabilité d'être la cause d'un échec et la honte de ne pas être à la hauteur des attentes de la société. Cette honte est peut-être plus forte encore

La reconstruction des mamans accueillies à la ferme Claris passe par des ateliers. Ouverts aux villageois, ils favorisent la mixité sociale et luttent contre les stigmatisations.



quand ces femmes sont des migrantes : le poids des traditions, l'espoir d'un eldorado, porté par toute la communauté restée au pays, et la stigmatisation les empêchent souvent de demander de l'aide.

Quelles qu'elles soient, ces femmes se retrouvent isolées, démunies et piégées dans une situation qu'elles n'ont jamais désirée, aux prises avec des sentiments complexes et contradictoires, des traumatismes profonds que nous prenons soin d'accueillir. Dans ces situations qui nous semblent parfois sans issue, nous aimons suivre l'exemple de Jésus qui porte et soutient le possible renouveau, procure avec douceur l'espérance qui permet d'aller plus loin, plus haut.

Un lieu de pardon et de liberté

Derrière chacune de ces femmes se cache une histoire pleine de rêves, de désirs de bonheur et d'images de « famille parfaite ». La souffrance exprimée parle souvent d'échec, de dévalorisation, d'incompétence, mais si l'on entend au-delà des mots/maux, il est possible de remettre en lumière les qualités, les capacités et les aspirations de chacune.

À la ferme Claris, nous proposons aux mamans et à leurs enfants un lieu à vivre, un lieu où il fait bon vivre, un lieu de partage et de solidarité, un lieu de pardon (à soi-même dans un premier temps) et de liberté (celle qui nous fait grandir), un lieu pour apprendre la sécurité et le respect. C'est à travers une écoute inconditionnelle et un soutien individualisé (en mobilisant les instances juridiques, administratives, sociales et médicales) que chacune peut (re)construire son projet de vie, renforcer son estime d'elle-même et (re)découvrir ses compétences de femme et de mère. La résilience, propre à chaque personne, lui permet de rebondir et de se réinventer.

Au-delà du travail social que nous faisons en équipe, nous aimons laisser à chaque femme le souvenir de cet autre regard qui a été un jour posé sur elle et l'espoir qu'un nouveau départ est toujours possible.

Sofy et Rémy Vergnon,
association La Gerbe, ferme Claris

Pour en savoir plus sur la ferme Claris, c'est ici :



Elles disent...

J'ai retrouvé une partie de ma dignité de femme



Je vis seule avec ma fille depuis deux ans. Quand mon mari nous a quittées, mon monde s'est effondré. J'ai essayé de gérer, mais les fins de mois devenaient de plus en plus difficiles et la solitude était pesante. J'avais l'impression de ne pas réussir à offrir à ma fille la stabilité et la sécurité dont elle avait besoin. Je me suis sentie coupable... comme si j'avais échoué en tant que maman. J'étais une ombre, invisible, sans valeur.

J'avais honte de demander de l'aide. À mon arrivée au centre, on m'a accueillie avec chaleur, respect et sans jugement. Je n'étais pas vue comme un « cas social » mais une personne, une maman en difficulté. Je n'étais plus seule, et ça, c'était énorme !

Les cafés des parents sont devenus mon petit moment de répit. On partageait nos expériences, nos difficultés, nos peurs, nos doutes. On se soutenait. J'ai noué des liens.

J'ai repris confiance en moi. Je pouvais, malgré les difficultés, être une bonne maman. J'ai eu envie de reconstruire un avenir pour ma fille et pour moi. J'avais retrouvé une partie de ma dignité de femme que j'avais perdue dans les épreuves.

Sarah, accueillie à l'AFPM Cergy-Pontoise (95)

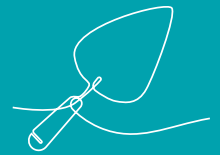
Je me suis relevée peu à peu



À la suite de l'expulsion de mon logement puis de mon séjour à l'hôpital, j'ai sollicité un hébergement d'urgence puis j'ai intégré une place d'hébergement d'insertion. J'ai bénéficié de toute la bienveillance de l'équipe. Je me suis relevée peu à peu, on m'a aidée à trouver un emploi... Ma référente au CHRS me propose des solutions tout à fait adaptées à mes besoins. Maintenant, j'arrive à faire des projets, j'envisage d'intégrer un logement dans les prochains mois tout en bénéficiant de l'accompagnement social dont j'ai besoin pour me stabiliser dans mes démarches de réinsertion. J'ai trouvé ici tout le soutien nécessaire pour retrouver mon autonomie.

Élodie, accueillie au pôle hébergement et inclusion de l'association Home Protestant Femmes de Paroles, à Strasbourg

Je devenais invisible



J'ai trente-quatre ans, je suis titulaire d'un double master. Ma vie a pris un tournant inattendu lorsque j'ai rencontré Marc. Il était charmant, audacieux, plein de promesses. Peu après notre mariage, son travail nous a conduits dans une autre ville. J'étais enthousiaste à l'idée de ce nouveau départ, convaincue que je poursuivrai ma carrière dans cette nouvelle région.

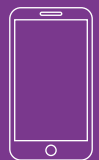
Au début, tout semblait parfait. Marc était très impliqué dans notre Église locale. Tout le monde le voyait comme un homme exemplaire. Je jouais le rôle de l'épouse souriante et engagée, mais je me sentais de plus en plus étouffée et isolée. Les portes d'une cage dorée se refermaient sur moi.

Toutes mes tentatives pour relancer ma carrière étaient freinées par Marc. Il trouvait toujours une façon subtile de me décourager. Ces paroles ont semé le doute en moi. Je me demandais si mes ambitions étaient légitimes. J'ai même commencé à douter de mes capacités professionnelles, voire intellectuelles. Marc contrôlait aussi mes engagements sociaux, m'empêchait d'inviter mes amis. Je me suis isolée. Je devenais invisible. Je ne faisais jamais assez pour lui.

Le jour où j'ai envisagé de rejoindre une organisation prestigieuse qui me sollicitait, Marc est entré dans une colère froide. Les gestes violents, dont je garde encore les traces, ont suivi. J'ai compris que je ne pouvais plus continuer et j'ai quitté le domicile conjugal avec mon enfant après dix années de souffrance. Depuis, chaque jour est un pas vers la reconstruction. J'ai encore des cicatrices, mais je retrouve peu à peu ma dignité et ma force.

Anne, accueillie par Une place pour elle

On m'a beaucoup aidée



J'ai 20 ans. Le 115 m'a orientée avec ma fille au centre d'hébergement à la suite de violences conjugales. Au début, je ne voulais pas être dans un milieu collectif, accompagnée par des éducateurs, mais j'ai accepté car finalement ce n'est pas la même chose que les foyers de l'enfance. Je ne regrette pas du tout d'être venue ici, toute l'équipe et ma référente m'ont beaucoup aidée et encore maintenant. Ils m'accompagnent sans jugement. J'aimerais, si possible, avoir un appartement car je me sens prête.

Léa, accueillie au pôle hébergement et inclusion de l'association Home Protestant Femmes de Paroles, à Strasbourg

Quand la spiritualité se réinvente

Dans les établissements de soin, la technicité a écarté un accompagnement religieux essentiellement féminin. Une présence spirituelle se réinvente cependant par endroits, au nom de l'intégrité humaine. Des femmes sont souvent au cœur de cette renaissance.

Dans un hôpital parisien, la responsable de la chambre funéraire termine un soin du visage pour un patient décédé quelques heures plus tôt. Ses mains trahissent une douceur infinie. Elles semblent planer, comme bénissant ce corps inconnu.

Prendre soin est si naturel

Comme on l'interroge, elle ose quelques mots : « Vous voyez, je prépare ce monsieur, je fais passer les gens. » Ce que sont sa pratique, sa religion, son inspiration du moment, nul ne le sait vraiment. Mais cette femme allie le soin à la spiritualité, avec un naturel imprévu dans un établissement aussi hautement technicisé.

Que ce naturel soit imprévu, cela amène à s'interroger. Jadis et jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la quasi-totalité des soins prodigués en institutions l'était par des femmes. Religieuses ou laïques, elles aidaient les personnes qui leur étaient confiées à guérir physiquement et passer un cap difficile sur les plans psychique et spirituel.

Le religieux chassé du soin

Mais avec les grandes découvertes médicales, la spécialisation des soins a augmenté leur technicité. L'industrialisation a également modifié la gestion

Au XIX^e siècle, les soins prodigués en institutions l'étaient souvent par des religieuses (ici à la Fondation Sonnenhof à Bischwiller, dans le Bas-Rhin)



des établissements, en limitant l'acte de soin à un geste technique calibré dans une procédure et dans le temps. L'espace spirituel ou religieux du « prendre soin », fait de rencontre et de gratuité, était dès lors écarté pour rejoindre la sphère de l'intime et de la conviction personnelle.

Dans le même temps, la société se laïcisait. Les réponses religieuses peinaient à s'adapter au progrès scientifique. Les sœurs s'éloignaient de salles de soin technicisées. La quête de sens de celui qu'on nommait « l'usager » n'était alors pas réellement identifiée.

Promouvoir l'humain

Il apparaît aujourd'hui que ces progrès techniques et rationnels risquent de morceler l'être humain, disloqué entre son corps, son mental, ses relations sociales et son espérance. Certes, de plus en plus d'établissements souhaitent intégrer le patient au cœur du soin. Certes, l'État a rendu nécessaire l'existence d'une aumônerie dans les lieux de privation de liberté. Mais face aux enjeux humains, ces décisions paraissent anecdotiques.

Certains lieux comme la fondation Les Diaconesses de Reuilly choisissent en revanche d'innover, en remettant la spiritualité au cœur du soin. Par la réflexion éthique, par la place donnée à l'accompagnement spirituel, ils revendiquent l'unité de l'être : corps, psychisme, lien social et spiritualité. On ne peut prendre soin de l'une des dimensions sans impliquer les autres.

Résistance spirituelle

Est-ce le reflet d'une manière plus féminine de prendre en compte la vie humaine ? Le fait est que lors des formations à l'écoute, à l'éthique ou à la spiritualité, les soignantes sont les premières à témoigner d'une vocation initiale vidée de son sens par le rythme et l'automatisation des gestes médicaux. La responsable de la morgue aux mains inspirées n'est pas une exception : elle témoigne d'une résistance spirituelle de femmes dans l'ombre. Historiquement, les institutions qui ont maintenu un accompagnement fort ont principalement été inspirées par des femmes, laïques engagées ou sœurs de communautés religieuses.

Marc de Bonnechose, pasteur, aumônier coordinateur, fondation Les Diaconesses de Reuilly

Le cas de Tabita¹

La présence des femmes dans l'action sociale est une vieille histoire. La fascinante histoire de Tabita relatée dans la Bible passe un peu inaperçue, coincée entre deux grands récits : la conversion de Paul² et les visions de Corneille et Pierre à Césarée et Joppé³.

Un contexte d'ouverture de frontières

Dans la dynamique du Livre des Actes, ce chapitre IX est un moment de transition entre ce qui se passe à Jérusalem, jusqu'à la mort d'Étienne qui déclenche une persécution contre l'Église de Jérusalem, et un mouvement vers d'autres régions. Philippe part en Samarie puis à Césarée, Saul converti retrouve des disciples à Damas, et Pierre se met en route vers Lydda, Joppé et Césarée. Des frontières s'ouvrent et l'horizon s'élargit, les croyants au Christ sont appelés à vivre toutes les dimensions de leur foi dans des contextes culturels et religieux différents.

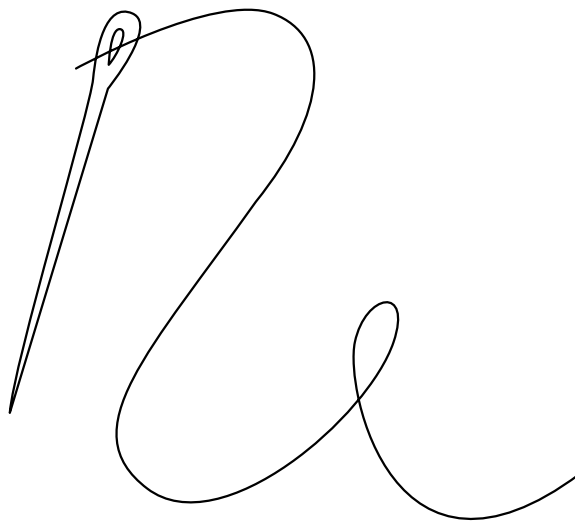
Une femme disciple

Tabita est présentée comme une femme disciple. C'est l'unique fois où ce mot de « disciple » apparaît au féminin dans le Nouveau Testament. Cela vaut donc la peine de le relever d'autant que, dans le récit précédent⁴, quand Saul récemment converti – après avoir persécuté les croyants – essaie de s'intégrer au groupe des disciples à Jérusalem, beaucoup ont peur de lui et remettent en question son propre statut de disciple. En revanche, personne ne conteste ce titre à Tabita.

Elle évolue au milieu des veuves. Aucun mari, aucun enfant n'est mentionné, elle semble totalement indépendante, ce qui est rare pour une femme de cette époque dans le monde romain, mais elle est entourée de veuves. Et elle a un nom double, Tabita/Dorcas, qui signifie « gazelle » en araméen et en grec ; elle semble donc être une sorte de médiatrice entre deux cultures.

Une organisation collective solidaire

Une lecture traditionnelle fait de Tabita une personne riche et généreuse (comme Corneille au chapitre x) qui, par ses bonnes œuvres, distribue son argent et donne des vêtements à qui en



a besoin. Est-elle riche de l'argent qu'elle met à disposition ou riche des initiatives qu'elle prend pour améliorer la situation du groupe dans lequel elle évolue ?

Les tuniques et les manteaux qu'elle confectionne, montrés à Pierre, sont pour les veuves et portés par elles ou destinés à d'autres, devenant ainsi source de revenus. On peut penser ici aux groupes de femmes qui, partout dans le monde, s'organisent pour leur survie (coopératives de production, micro-entreprises, économie solidaire) et lire la présence de Tabita et des veuves de Joppé comme l'effort d'une organisation collective pour inventer des formes de survie solidaires dans un monde difficile. On sait qu'en l'an 66, Joppé était un des lieux importants de la résistance des Juifs contre les Romains ; de nombreux résistants ont été tués, laissant beaucoup de veuves démunies et marginalisées.

Une action sociale communautaire

Quand Tabita tombe malade et meurt, plusieurs groupes se mettent en mouvement : on la porte dans la chambre haute, lieu de réunion et de culte pour les premières communautés, on va chercher Pierre qui vient et fait sortir tout le monde pour « relever » Tabita et la présenter vivante à sa communauté. Dans les récits de miracle, la personne ressuscitée est en général restituée à sa famille. Ici, elle est rendue à une communauté qui ressuscite avec elle, une communauté qui ne se résigne pas à la perdre et ne reste pas figée dans la douleur mais cherche encore et toujours des ressources et des alternatives pour la vie.

Corinne Lanoir, exégète

“ Veillons les uns sur les autres pour nous encourager à mieux nous aimer et à faire du bien autour de nous.

Hébreux 10.24

”

¹ L'histoire de Tabita se situe dans les Actes des apôtres au chapitre 9 et aux versets 36 à 43.

² Actes 9.1-19.

³ Actes 10.

⁴ Actes 9.26-30.

Et quelle place pour la femme dans l'Église ?

Quelle place pour la femme dans l'Église ? Lire cette question est pour moi déjà difficile. D'abord parce que je ne sais pas qui est « la femme ». Je préférerais passer du singulier au pluriel...

Peut-on résumer la moitié de l'humanité dans un singulier ? La réponse est implicite. S'est-on déjà posé la question inverse : quelle place pour l'homme dans l'Église ? Quand je lis la Bible, j'observe la manière dont Jésus a été en relation avec des femmes. Elles étaient pour lui « des hommes comme les autres », des personnes avec lesquelles on peut aborder tous les sujets : la vie, la mort, la foi, l'engagement, l'argent, la maladie, le repas et le repos...

Une place égale devant Dieu

Cette non-différenciation entre deux singuliers, la femme et l'homme, se poursuit dans les premières communautés chrétiennes. On y rencontre des femmes responsables d'Église, et l'apôtre Paul adresse ses salutations indifféremment aux femmes et aux hommes à la fin de ses lettres, dans les années 50-60 apr. J.-C. Théologiquement, avec le baptême, toutes et tous ont leur place, une place de même importance et unique devant Dieu. Chacune et chacun prend la place dans laquelle elle ou il est bien dans l'Église, les engagements et responsabilités qui lui conviennent et pour lesquels elle ou il a des compétences, et où la communauté la ou le reconnaît. C'est un peu lourd à la lecture, j'en conviens, mais ce détour permet de mieux décrire ce qui est ou devrait être.

Bien sûr, entre l'idéal et la réalité, il y a parfois un écart. Voire un gouffre. Entre l'ambition de l'Évangile (une égale dignité pour toutes et tous les baptisés) et la réalité sociale dans laquelle vivent les communautés chrétiennes, la distance est telle, en certains lieux, que les Églises sont obligées de respecter les règles de bienséance sociale sauf à passer pour des sectes dangereuses et à ne pouvoir annoncer l'Évangile. Un aller-retour est ainsi opéré entre les convictions fondamentales et l'adaptation à la réalité sociale.

Un statut fluctuant

À chaque période de réforme de l'Église, les femmes ont retrouvé un peu de la liberté évangélique, avant de la voir restreinte à nouveau. Avec la réforme de Luther au XVI^e siècle, par exemple, les femmes ont pu prêcher, avant d'en être à nouveau empêchées.

Parler de l'Église au singulier est d'ailleurs presque aussi difficile que de parler de la femme au singulier ! Aujourd'hui, dans certaines Églises protestantes, les femmes occupent les fonctions qu'elles souhaitent ; dans d'autres, elles n'ont pas la possibilité d'être pasteure ni d'accéder à la gouvernance. Les Églises justifient leur organisation par des manières différentes de lire la Bible. Il faut dire qu'un même auteur biblique, l'apôtre Paul, a écrit à la fois : « *En Christ, il n'y a plus homme et femme* » et « *Que les femmes se taisent dans les assemblées.* » Tout l'enjeu de la lecture est de comprendre pourquoi il a pu rédiger ces deux textes. On en revient à la pression sociale que je décrivais plus haut. Quel est le cœur de l'Évangile et sur quoi doit-on temporairement transiger afin que le message évangélique puisse être reçu par des non-croyants ?

Aujourd'hui, la société française porte fortement les revendications féminines de liberté, responsabilité, respect égal aux hommes pour leur vie et leurs engagements. Je suis heureuse que l'Église à laquelle j'appartiens ait fait ce choix depuis des décennies.

Emmanuelle Seyboldt, pasteure, présidente du Conseil national de l'Église protestante unie de France

◀ Dans certaines Églises protestantes, les femmes ont accès à toutes les fonctions ; dans d'autres, ce n'est pas le cas.

“

En Christ, il n'y a plus homme et femme.

Galates 3.28

”



3 questions à Florian Grill

Réélu avec 67 % des voix à la présidence de la Fédération française de rugby, Florian Grill milite pour un rugby éducatif, citoyen et féminin.



1 La FFR, une fédération à missions, de quoi s'agit-il ?

Dans le cadre de notre délégation de service public, notre rôle n'est pas uniquement sportif. Il est aussi éducatif et citoyen. Éducatif, parce que le rugby véhicule des valeurs cardinales comme le respect de l'adversaire et de l'arbitre. Citoyen, parce qu'il y a plus de deux mille clubs en France – et dans certains villages, le club du rugby est plus important que le bureau de poste – qui développent des sections de rugby dédiées à des causes citoyennes. Il y a le rugby adapté pour des adultes ou des enfants en situation de handicap, le rugby santé pour des gens malades et notamment le jeu à cinq sans choc ni plaquage pour des femmes atteintes de cancer du sein¹, le rugby *job dating* pour faciliter le retour à l'emploi² et aussi le rugby au pied des immeubles, dans les quartiers prioritaires, qui attire beaucoup de femmes.

Le rugby ne transforme pas que des essais, il transforme aussi des personnes. C'est peut-être à cause de mon éducation protestante ou parce que je suis entrepreneur que j'aime l'idée de donner du sens. Le sens et la performance ne sont pas antinomiques, le supplément d'âme conduit à plus de résultats.

2 Le rugby se décline donc aussi au féminin ?

Bien sûr ! Nous avons aujourd'hui 13 % de femmes, soit un peu plus de quarante mille licenciées, un chiffre en constante progression. Nous visons les cent mille. Quand on mène des actions dans les quartiers sensibles, 45 % des jeunes filles viennent à nous. Le rugby est un moyen d'émancipation pour les femmes, elles gagnent en indépendance et suscitent le respect parce qu'elles impressionnent tout le monde par leur pratique. Coumba Diallo, ancienne internationale et capitaine de l'équipe de France, maintenant élue au comité de la FFR, est issue d'un quartier et raconte volontiers comment le rugby a été pour elle un ascenseur social.

La cible féminine est une priorité, nous avons une vraie stratégie d'augmentation de la pratique des

femmes. Le rugby est un sport comme les autres que les femmes pratiquent très bien. On les accompagne en travaillant à la création de vestiaires féminins ou à la médiatisation de l'équipe de France féminine ou de l'Élite 1, la première division féminine. L'appétence des gens est croissante pour le rugby féminin. Nous avons battu le record du monde pour un match féminin aux Jeux olympiques avec soixante-sept mille personnes dans le stade !

À l'école de rugby, l'apprentissage du contact est très progressif. Le rugby qu'on regarde à la télé n'a rien à voir avec ce qui se pratique dans les écoles. Le rugby à cinq se joue en mixité et jusqu'à soixante-dix ans ! Hélas, le rugby est confronté aux problématiques de la société liées à la consommation de drogue et d'alcool. Pour autant, les clubs accompagnent des parcours de vie et mènent des actions éducatives et sociétales remarquables.

3 La féminisation du rugby apporte-t-elle des changements ?

La présence des femmes change l'état d'esprit d'un club. On peut reprocher au rugby son côté « entre hommes » mais quand un club développe le rugby à cinq mixte, ça fait beaucoup de bien à tout le monde parce que la vraie vie est mixte ! Les femmes ont envie de faire du rugby, les clubs doivent devenir mixtes. La féminisation du rugby doit passer par un nombre accru d'encadrantes, de dirigeantes et de femmes arbitres. Le défi est énorme !

Au comité de la Fédération, on a 50 % de femmes, ça booste ! L'ouverture du rugby aux femmes est un marqueur important de transformation sociétale. Le rugby crée des rapprochements, offre des lieux de fraternité. Il n'y a plus beaucoup d'endroits où les gens de toutes les générations, de tous les milieux sociaux et de toutes les religions se mélangent. S'il y avait plus de rugby dans la société, elle pourrait mieux se porter.

Propos recueillis par **Brigitte Martin**

¹ Les mouvements qui font travailler le haut du corps des femmes atteintes d'un cancer du sein augmentent leurs chances de rémission.

² Demandeurs d'emploi et entrepreneurs jouent ensemble dans l'anonymat. À l'issue du match, l'anonymat est levé et des entretiens sans CV sont proposés, en tenue de sport (plus de 60 % de promesses d'embauche).

La Cimade aux côtés des femmes étrangères

Les femmes représentent 52 % de la population migrante mondiale. Elles quittent leur pays, après un parcours souvent long et périlleux, pour trouver un emploi, poursuivre des études, mener un combat pour l'égalité femmes-hommes, lutter contre des pratiques ou traditions néfastes... La Cimade agit sans relâche face aux violences que certaines subissent au mépris des droits fondamentaux.

En octobre 2024, la Cimade a décidé de célébrer les luttes et les combats menés par les collectifs de *sans-papiers*, les associations créées par les femmes migrantes, les syndicats ou les associations qui les soutiennent. L'événement « 2024, quels chemins parcourus pour les droits des femmes migrantes ? » a ainsi été organisé à l'occasion de la commémoration des vingt ans de la création des permanences « violences ».

Des permanences salutaires

Les lois restent insuffisantes et les pratiques très inquiétantes. En France, de nombreuses personnes étrangères n'ont pas toujours accès à l'information sur leurs droits ou, parce qu'elles sont en situation irrégulière, se voient dénier leurs droits fondamentaux. La précarité administrative ne doit pas être un obstacle à la protection des êtres humains. Dans quel État de droit vivons-nous si un conjoint français violent peut battre sa femme en toute impunité, cette dernière n'ayant pas d'autre possibilité que de quitter le domicile conjugal au risque

de perdre son droit au séjour ? Quel est ce pays qui refuse de protéger une personne victime de traite parce qu'elle est en situation irrégulière ?

Depuis 2004, la Cimade a mis en place des permanences dédiées aux femmes étrangères victimes de violences en France ou dans leur pays d'origine qu'elles ont fui et qui demandent l'asile en arrivant en France (mariage forcé, violences familiales, crimes dits « d'honneur », et toutes autres formes de persécutions liées au genre). Nous les accompagnons dans leurs démarches administratives et juridiques (droit au séjour, droit d'asile, dépôt de plainte, ordonnance de protection...) et travaillons, en lien avec des acteurs associatifs et institutionnels, à leurs suivis sociaux, psychologiques, médicaux et à toutes les questions liées à la formation, l'hébergement, etc.

Des textes insuffisants

Des textes législatifs et réglementaires permettent de mieux prendre en considération certaines situations de personnes étrangères victimes de violences. Mais cet arsenal juridique ne concerne guère que des victimes dans le cadre d'un mariage et il est limité aux seules situations de violences intra-familiales ou, sous certaines conditions, de traite des êtres humains ou d'exploitation. Leur application n'est cependant pas systématique et ces textes restent insuffisants pour que ces personnes soient efficacement protégées et accèdent à leurs droits.

Pour les femmes étrangères, une violence peut en cacher une autre. Aux violences qu'elles peuvent subir en tant que femmes – dans leur pays d'origine, pendant leur exil ou en France – s'ajoutent trop souvent celles de l'administration française, parce qu'elles sont étrangères.

Face à ces constats alarmants, aujourd'hui plus que jamais, la Cimade milite pour que les personnes victimes de violences puissent accéder à un droit au séjour stable et pérenne. Elle appelle à une véritable politique de lutte contre les violences faites aux femmes, digne et respectueuse de toutes, sans condition d'origine, de nationalité ou de statut administratif.

Violaine Husson, responsable des questions Genre et Protections à la Cimade

◀ Une femme est accompagnée dans une permanence juridique de la Cimade.



La parité, un levier de performance

Aujourd'hui, seulement quatre femmes dirigent une des quarante sociétés du CAC 40, l'indice boursier parisien. En novembre, elles n'étaient que trois. Ces maigres 10 % français restent supérieurs aux 5 % mondiaux de femmes P.-D.G., mais ils illustrent le long chemin restant à parcourir pour atteindre une véritable parité dans le monde du travail.

Un rapport de l'Insee (2023) détaille la réalité de la répartition des genres dans les professions : 19,7 % des femmes sont cadres contre 25,1 % des hommes, 22,7 % des deux sexes occupent des professions intermédiaires (enseignement, médical, social), tandis que 38,8 % des femmes sont employées contre seulement 12,1 % des hommes. Ces chiffres révèlent toujours une disproportion négative de femmes dans les postes de pouvoir et de management.

J'ai vingt-sept ans et je travaille dans une start-up tech. En 2020, nous étions vingt et un salariés, dont seulement trois femmes, toutes au niveau le plus bas de la hiérarchie. Aujourd'hui, l'entreprise a grossi et 25 % des employés sont des femmes, un progrès. Pourtant, sur les neuf personnes au leadership, seule la directrice des ressources humaines est une femme. Ce constat, je le retrouve à l'échelle nationale : les femmes sont recrutées mais peinent à progresser vers les postes décisionnaires.

Trois freins à l'égalité professionnelle

Plusieurs raisons expliquent ce décalage. D'abord, les stéréotypes de genre et biais inconscients freinent l'ascension des femmes. Le leadership reste associé à des qualités masculines, tandis que les femmes sont encouragées vers des rôles de *care* où la stratégie et la finance sont secondaires. Ensuite, l'inégalité de la charge mentale pèse : l'Insee indique que 72 % des tâches domestiques en France sont assurées par les femmes, lesquelles sont fatalement moins disponibles pour leur carrière. Enfin, le manque de modèles féminins et le plafond de verre perpétuent un imaginaire du succès excluant les femmes.

Ce ne sont que trois explications parmi tant d'autres, mais elles façonnent consciemment et inconsciemment notre perception du pouvoir.



Les stéréotypes de genre, l'inégalité de la charge mentale et le plafond de verre freinent l'ascension professionnelle des femmes.

Un déficit de modèles féminins

Dans mon cas, je n'ai ni responsabilités familiales, ni frein de personnalité à me projeter dans des postes de leadership. Pourtant, le manque de modèles féminins reste mon plus grand obstacle. Il est épuisant d'inventer un avenir sans repères autour de soi. Créer des espaces répertoriant des expériences susceptibles de nous inspirer devient une charge supplémentaire, un effort conscient que les hommes n'ont pas à fournir. Sans figures féminines visibles, il est difficile de croire que l'on pourra accomplir ce que les hommes ont toujours accompli, alors que nous en sommes parfaitement capables.


Des équipes paritaires plus performantes

Les études prouvent que la diversité n'est pas une concession sociale, mais un levier de performance. Selon un rapport McKinsey (2020), les équipes paritaires sont en moyenne 25 % plus performantes financièrement. La diversité favorise l'innovation, l'émergence de nouvelles idées et une meilleure ambiance de travail. Dans mon expérience, une équipe mixte permet des échanges plus riches, réduit la toxicité et fidélise les talents.

La parité n'est ni un luxe ni une faveur, mais un impératif économique et social. Il est temps d'en faire une priorité.

Capucine Richard

L'Ehpad, un monde de femmes



Catherine Wendling est praticienne hospitalière, ancienne cheffe des services de gériatrie de l'île de La Réunion et des hôpitaux civils de Colmar.

Les métiers du soin sont-ils dévolus aux femmes ?

Les résidents des Ehpad sont, à 74 %, des résidentes. Les soignants, des soignantes neuf fois sur dix. Peu d'hommes sortent des instituts de formation. Historiquement, les femmes s'occupaient du foyer, des enfants, et souvent des parents âgés. Lorsqu'elles ont commencé à travailler après-guerre, au nom de cette aptitude « naturelle » au soin, beaucoup d'entre elles ont rejoint des maisons de retraite de proximité où elles faisaient peu ou prou la même chose qu'à la maison. On les a « dédommagées » avec un petit pécule, et leur fonction a été invisibilisée. Les métiers du soin n'étaient pas pour les hommes, d'autant plus qu'ils étaient sous-valorisés financièrement. C'est toujours le cas, mais plus on monte dans la hiérarchie, plus on a une grande proportion d'hommes. Le pouvoir, c'est valorisant pour les hommes.

Est-ce que la douceur, l'écoute, l'empathie... sont des attributs féminins innés ?

Je ne crois pas. L'anthropologie a montré qu'en Afrique notamment, si le bébé est un garçon, la mère lui donne le sein au premier pleur ; si c'est une fille, elle la fait attendre pour lui apprendre la patience...

Je crois que le *care* est fondé sur l'émotion. Or, les hommes n'expriment pas facilement leurs émotions. La patience, la bienveillance... un homme aussi est capable d'éprouver tout ça, mais l'éducation fait que souvent il ne s'y autorise pas. On lui a appris qu'un garçon ne pleure pas ! Il faudrait revoir l'éducation des garçons. Et lutter contre les stéréotypes culturels.

Face à quelqu'un de vulnérable, pour que ma réponse s'inscrive dans l'éthique du *care*, il faut que je repère son besoin. Je peux utiliser mes émotions ou les techniques que j'ai apprises lors de ma formation. Les femmes étant davantage enclines, culturellement, à écouter leurs émotions, elles identifient plus facilement les besoins de l'autre.

De ce fait, on a pensé qu'il était moins nécessaire de les former ; mais cela est en train de changer fort heureusement.

L'émotion est donc une alliée précieuse dans le soin ?

Oui, à condition d'apprendre à la gérer et d'en faire un atout dans la prise en soin. Mais de plus en plus d'écoles enseignent aux futurs soignants à ne pas s'impliquer émotionnellement. C'est une mauvaise idée car si on n'éprouve rien face à l'autre vulnérable, on déshumanise la relation. L'humain est un individu émotionnel. Est-ce qu'on soigne mieux quand on réprime ses émotions ? Je ne suis pas sûre.

Avec le vieillissement de la population et les carences de soignants dans les établissements, on assiste à une déshumanisation des soins. Le temps manque et les soins sont trop rapidement exécutés, sans tenir vraiment compte de la personne soignée. Un soin ne devrait jamais devenir « un travail à la chaîne ».

Dans ma pratique, j'ai souvent observé que les soignantes qui ont une spiritualité font la différence. La foi est un moteur qui les anime et donne du sens à ce qu'elles font.

La mixité dans les équipes est-elle un plus ?

Quand il y a dans les équipes des hommes qui laissent exprimer leurs qualités dites féminines, ils sont très appréciés par les collègues. Comme par les résidents. J'ai en tête un soignant avec lequel j'ai travaillé et que tout le monde adulait au point que, quand une aide-soignante entrait dans une chambre, c'était la déception : « Ah, c'est vous ? David n'est pas là ? »

Bien sûr, s'il y avait plus d'hommes dans les équipes, ce serait formidable, d'autant que ce sont des métiers très physiques. Je crains qu'on ne les y trouve pas tant que les métiers du soin ne seront pas valorisés.

Propos recueillis par **Brigitte Martin**

Ces précieuses aides à domicile...

J'avais monté ma société d'aide à la personne quand mon mari est tombé malade. Ma vision des besoins des personnes en perte d'autonomie a complètement changé.

La sclérose en plaques de mon mari évoluant, il a eu besoin d'aide au repas, au transfert et à la toilette. Au début, j'ai tout fait, la toilette aussi, mais je me suis aperçue que mon regard changeait sur mon époux. Un glissement malsain s'opérait dans notre relation. J'étais aidante mais je n'étais plus aimante. J'ai décidé de solliciter des aides à domicile. J'ai fait le choix de demeurer aimante.

Une vision renouvelée de l'aide à la personne

Quand une femme doit s'occuper de son époux, elle change de rôle, l'amour peut disparaître. Si on ne met pas tout en œuvre pour rester une épouse, on peut devenir maltraitante. C'est vrai aussi pour un mari qui doit accompagner sa femme, ou pour un enfant qui doit aider son père ou sa mère.

Avec la maladie de mon mari, ma vision de l'aide à la personne a changé. J'ai aujourd'hui une approche très différente : je vis au quotidien ce que les aidants vivent. Des épouses veulent rester des épouses, c'est leur droit, et tant pis si on les regarde de travers. Il faut faire changer les mentalités et arrêter de culpabiliser les aidants. Je suis à leur écoute. Mon projet est de les aider à rester des aimants.

Une aide pour la personne et son entourage

La maladie ne touche pas seulement une personne, elle bouleverse tout un environnement de vie. Être auxiliaire de vie ne se limite pas à aider une personne dépendante à accomplir ce qu'elle ne peut plus faire. Cela implique aussi de soutenir son entourage, de combler les manques, et parfois de devenir les mains et le cœur de celui ou celle qui ne peut plus agir pour ses proches. Pourtant, les règles actuelles ne le permettent pas toujours. Pires encore, elles ne reconnaissent pas l'importance de

soutenir les aidants, ces épouses, maris ou enfants qui portent une charge mentale et émotionnelle écrasante.

Les formations et les recommandations manquent de cohérence. Elles se focalisent exclusivement sur la personne aidée, en oubliant qu'elle fait partie d'une famille. Cette vision restrictive brise des couples, éloigne des enfants et accentue l'isolement de ceux qui ont le plus besoin de soutien.

Mes salariées ne prennent pas seulement soin de la personne aidée mais sont également attentives aux besoins de ses proches, parce que leur bien-être contribue directement à celui de la personne malade. C'est ainsi que nous pouvons redonner un semblant d'équilibre à des vies bouleversées.

Des coordinatrices d'autonomie bienvenues

J'ai répondu à un appel à projets pour être accompagnée par l'Accélérateur ESS de HEC¹. J'ai un mentor, des cours réguliers, on m'aide à revoir mon modèle pour que mon entreprise ait plus d'impact. J'ai compris que les personnes aidées ont besoin de coordination. J'ai créé deux postes de coordinatrices d'autonomie. Elles sont à l'écoute du projet de vie de la personne accompagnée et mettent tout en œuvre pour faciliter la gestion du quotidien. Elles prennent en charge la famille, de manière globale. Elles s'occupent des démarches administratives, trouvent des solutions de soutien à l'autonomie, sollicitent des aides financières pour aménager le logement, coordonnent l'intervention des différents professionnels à domicile... C'est un métier très peu connu.

Les métiers du secteur de l'aide à la personne sont précieux, ils permettent de mettre en place une vraie solidarité. Les femmes qui les exercent ont vraiment un rôle essentiel, même si elles n'en sont pas toujours convaincues.

Chantal Pluton, fondatrice présidente d'Akaza Services

Belmira accompagne Susana, en situation de handicap. L'auxiliaire de vie est un soutien précieux pour la personne dépendante.



¹ Depuis 2018, l'Accélérateur ESS, lancé par la région Île-de-France et opéré par HEC Paris à travers son Centre d'entrepreneuriat social, accompagne des acteurs à fort potentiel de l'économie sociale et solidaire (ESS) pendant deux ans pour les aider à grandir et accroître leur impact.

L'enracinement protestant est-il un soutien ou un frein ?

C'est autour de cette question que la Fédération de l'Entraide Protestante a réuni, le 6 novembre 2024, les présidents et directeurs généraux de structures membres, employant de 250 à 4 000 salariés. Ce premier « Séminaire des capitaines d'équipe » a été conçu comme une journée de réflexion collective pour explorer les enjeux liés à l'identité protestante dans le management associatif.

« Ensemble, nous portons une voix singulière dans la société à travers nos missions et nos convictions. Mais dans un monde de plus en plus clivant, où le fait religieux devient source de tensions, comment nous positionner ? En quoi nos racines peuvent-elles être une richesse à partager, un témoignage à offrir ? » s'interroge Isabelle Richard, présidente de la FEP, en présentant les objectifs de cette rencontre.

Un espace de dialogue et de réflexion

Pour sa première édition, le séminaire a réuni une cinquantaine de participants. Il s'est ouvert par deux interventions marquantes de Frédéric Rognon, professeur de philosophie et d'anthropologie à la Faculté de théologie protestante de l'université de Strasbourg, et de Florian Grill, entrepreneur et président de la Fédération française de rugby. Tous les deux à leur façon, l'un apportant la réflexion théologique et l'autre le pragmatisme entrepreneurial, ont témoigné de la manière dont le protestantisme, avec son histoire et ses principes éthiques, pouvait enrichir nos organisations dans leur vision comme dans leur management. « Cette journée visait à offrir un espace de dialogue et de réflexion collective sur la singularité du management dans nos associations. Les interventions et les échanges qui ont suivi ont montré combien le protestantisme,

Pour aller plus loin, retrouvez l'intégralité des interventions et des outils proposés sur le site internet de la Fédération de l'Entraide Protestante :



L'intervention de Frédéric Rognon, lors de la Journée des capitaines organisée par la FEP, a été très appréciée.

qui s'inscrit volontairement dans la laïcité, pouvait nous inspirer pour faire face aux défis que doivent relever nos institutions », explique Pierre-Olivier Dolino, délégué général de la FEP.

Des échanges fructueux

L'après-midi a été consacré à des travaux entre pairs, avec deux ateliers collaboratifs animés par le cabinet Resurgo. Le premier, centré sur la traduction pratique de l'inspiration chrétienne dans le management associatif, a bénéficié du témoignage de Nicolas Truelle, ancien directeur général de la Fondation Apprentis d'Auteuil. Le second atelier a permis aux participants d'approfondir les interventions de la matinée, d'y réagir et d'en débattre en identifiant les freins et les opportunités liés à l'enracinement protestant pour leurs structures.

Élisabeth Walbaum, déléguée à l'animation et à la réflexion spirituelles à la FEP, a enrichi les discussions en présentant les outils développés par la FEP pour accompagner les organisations sur ces thématiques.

Conclure sur l'essentiel

Nicolas Truelle a clos les travaux par une intervention en « Carte blanche ». Il a salué l'initiative de la FEP en insistant notamment sur l'importance – et la chance – pour chaque organisation de consacrer du temps à réfléchir à sa propre identité, en marge des indicateurs chiffrés et au profit d'une dynamique qui porte les équipes et les projets. Les participants ont unanimement reconnu la pertinence de la journée et manifesté leur intérêt pour une nouvelle édition..

Anne-Lise Fontan, déléguée à la communication

Un concert de Noël à la bougie au profit de la FEP

Le 16 décembre 2024, la Fédération de l'Entraide Protestante a organisé son premier concert de Noël. La Bible présente la nativité de Jésus comme une espérance qui jaillit au cœur de la nuit, accompagnée par la lumière d'une étoile, la musique des anges, l'émerveillement des bergers et la générosité des mages...

Le premier concert de Noël organisé à Paris par la Fédération de l'Entraide Protestante incarnait ces différents symboles. La lumière ? Le temple du Saint-Esprit était illuminé de plusieurs centaines de (vraies !) bougies. La musique ? De jeunes et talentueux solistes, familiers de scènes prestigieuses en France et à l'étranger, étaient au rendez-vous. L'émerveillement ? Le public a été touché par la qualité des prestations et la joyeuse complicité des interprètes. La générosité ? Toute l'organisation et les coûts de la soirée étaient offerts par de bienveillants mécènes : direction artistique, mise à disposition de la salle, bougies, location d'un piano à queue de concert, conception des supports de communication et même prestation des musiciens !

Le public a ainsi eu le privilège d'entendre les violonistes Liya Petrova et Cyprien Brod, l'altiste Paul Zientara, le violoncelliste Yan Levionnois, et le pianiste Nathanaël Gouin, sans oublier le chœur Per Cantum qui démarrait le programme avec le célèbre hymne de Georg Friedrich Haendel, *Zadok the Priest*. Suivaient des pièces pour violon et piano de Dmitri Chostakovitch, une vibrante passacaille de Johan Halvorsen, un extrait de la *Suite pour violoncelle seul* n° 1 de Jean-Sébastien Bach, un duo de piano et alto d'Henri Büsser et enfin une interprétation époustouflante du *Quatuor pour piano et cordes* n° 1 de Johannes Brahms, qui a enchanté les spectateurs.

Avant les premières notes, Pascale Kromarek, présidente de DIESE, le Diaconat d'entraide du Saint-Esprit, a présenté l'action de domiciliation lancée un

Le premier concert de Noël de la FEP a été un succès.

an plus tôt par son association et qui permet déjà à près de cent vingt personnes en situation précaire d'avoir une adresse postale. En tant que présidente de la FEP, j'ai rappelé la vocation et les valeurs de la Fédération : accueil inconditionnel et respect de la laïcité, ancrage spirituel et éthique qui nourrit le sens de l'action pour « aider ceux qui aident » et construire avec eux une société plus juste et plus fraternelle.

De l'avis général, ce fut un très beau moment, tant sur le plan musical que par l'élan de partage et de fraternité qui émanait de la soirée. La totalité de la recette a été reversée à la Fédération de l'Entraide Protestante.

La prochaine édition est déjà planifiée... *a priori* pour le 15 décembre 2025 (à confirmer)...

Isabelle Richard, présidente de la Fédération de l'Entraide Protestante

« Je tenais à vous remercier de nous avoir fait profiter de ce magnifique moment : quels interprètes exceptionnels, jeunes et enthousiastes, qui ont si bien servi les différents répertoires joués ! »

Christiane

« Nous avons beaucoup apprécié ce concert magnifique. Les musiciens étaient enthousiasmants. La soirée nous a aussi persuadés de mieux découvrir la Fédération de l'Entraide Protestante. »

Jean-Louis

« Merci pour ce beau moment de joie en musique. »

Laurence

« Ce moment de musique que vous nous avez offert, et en particulier l'exécution de ce quatuor, était merveilleux. Mais je pourrais citer aussi la découverte heureuse de compositeurs que je ne connaissais pas. J'espère qu'il y aura d'autres concerts de la FEP. Merci beaucoup. »

Henri



Leur parole nous éclaire

J'aide parce que j'ai été aidée


Je m'appelle Wahida Mihoud, je suis algérienne, j'ai quitté mon pays avec ma famille. J'étais avocate et la situation politique devenait difficile.

J'ai demandé l'asile en arrivant en France mais il a été refusé. Il y a deux ans, j'ai fait une demande d'admission exceptionnelle au séjour « Vie privée et familiale », mon dossier administratif est toujours en cours. Mon mari était *designer* en Algérie. Nous avons quatre enfants dont deux sont nés en France. J'ai pu avoir un contrat de travail avec mon passeport, je suis vendeuse dans une boulangerie, à une heure de tram de chez moi.

Lorsque nous nous sommes installés à Bordeaux, j'ai été accueillie au Foyer fraternel pour les cours de FLE¹. La faculté de droit m'avait donné un master 1 de droit en équivalence, mais je devais passer le B2². Quand j'aurai un très bon niveau de langue et acquis le vocabulaire juridique, et que ma situation administrative sera régularisée, je passerai l'examen du barreau³. Avec la pratique et l'entraînement, ça ira mieux, mais tant que j'ai pas les papiers, je peux pas faire de stage dans un cabinet. En attendant, je suis bénévole à la Cimade où je fais des permanences juridiques et de l'interprétariat, au CCAS, dans l'association des parents d'élèves et au Foyer fraternel.

Au Foyer fraternel, j'ai été bénéficiaire pendant un an et demi : cours de FLE, colis alimentaires, sorties et différentes aides. Et puis on m'a demandé si je voulais participer à la réflexion du groupe sur l'accueil de jour. J'ai dit oui, je n'ai pas hésité. J'ai fait les ateliers couture et la cuisine. Et après, on m'a proposé d'entrer au conseil d'administration. C'était valorisant pour moi, une responsabilité importante.

Moi, je m'engage dans la société, j'attends pas qu'on me donne tout. C'est ma personnalité. Si je fais rien en attendant mes papiers, je vais perdre des années. Je crois qu'il faut sortir de cette spirale dramatique des papiers. De nombreuses familles migrantes sont bloquées à cause de ça et ne font rien en attendant leur régularisation. À la Cimade, quand j'ai proposé mon aide, au niveau de la langue, du vocabulaire juridique



et tout ça, j'étais pas vraiment au top mais je me suis engagée quand même. Il ne faut pas attendre d'être parfait pour s'engager. C'est important pour moi d'aider, parce que j'ai été aidée, même si j'ai eu parfois des refus parce que je suis en situation irrégulière ou que je suis une femme voilée.

Je ne suis pas du genre à rester les bras croisés à attendre que les aides tombent de l'État. Il faut que chacun commence à s'aider soi-même et après on s'engage pour les autres. Je n'ai jamais pensé que quelqu'un allait venir m'aider sans que je fasse rien. Il faut être partie prenante des projets. Les aides, c'est un coup de pouce ponctuel pour nous, rien d'autre. J'encourage les étrangers à ne pas se tourner les pouces. On n'est pas là pour profiter. Mon mari, avec toutes ses compétences, travaille dans le bâtiment et quelquefois même il fait du ménage. Son estime de lui et sa valeur ne sont pas mises en doute parce que ce qu'il fait aujourd'hui n'est pas en rapport avec ses diplômes. Il ne va pas rester sans rien faire sous prétexte qu'il a fait des études. Et moi, c'est pareil. On apprend ça à nos enfants. On veut leur montrer le bon exemple.

Je veux me rendre utile, je ne reste pas à courir après mes rêves. Je suis lucide et réaliste : je voudrais devenir avocate en France, c'est mon objectif, mais j'ai quatre enfants et ce ne sera pas facile. Peut-être que je serai juriste plutôt.

Je suis bénévole aussi pour moi-même. Je veux savoir comment ça se passe ici pour les aides financières et sociales, dans mon pays on n'a pas tout ça. Je suis là pour apprendre et pour donner, ça m'enrichit. Quand je fais l'interprète à la Cimade et que j'oriente les gens vers le Foyer fraternel ou le CCAS, j'éprouve un grand bonheur.

Propos recueillis par **Brigitte Martin**

¹ Français langue étrangère.

² Le niveau de langue B2 correspond à un stade avancé.

³ Examen d'accès au centre régional de formation professionnelle d'avocats.



Aretha Franklin, la reine de la soul

Chanteuse, pianiste et autrice-compositrice, Aretha Franklin est une figure iconique de la musique américaine. Née en 1942 à Memphis, elle grandit à Detroit dans une famille croyante où la musique gospel occupe une place centrale. Très jeune, elle chante dans l'église de son père, le révérend C.L. Franklin ; cette expérience influence son style vocal puissant, expressif et émouvant.

Sa voix exceptionnelle, dotée d'un registre impressionnant de quatre octaves, l'impose du soul au gospel et du jazz au rhythm and blues. Ses chansons deviennent des hymnes pour les mouvements des droits civiques et féministes aux États-Unis.

Sa carrière s'étend sur plusieurs décennies, ponctuée par des moments forts comme sa participation à la cérémonie d'investiture de Barack Obama en 2009. En 1987, elle est la première femme introduite au Rock and Roll Hall of Fame, le panthéon du rock aux USA.

Un de ses succès, « I say a little prayer », initialement composé en 1966 pour Diane Warwick par le talentueux Burt Bacharach, et écrit par Hal David, fait écho à l'histoire des États-Unis. Il rapporte la prière d'une femme pour son mari parti au Vietnam dans une guerre qui secoua l'opinion et la société américaine. La version d'Aretha Franklin intègre des éléments qui rappellent les gospels,

dont un dialogue vocal avec les choristes du trio The Sweethearts of Soul.

La reine de la soul décède en 2018 à soixante-seize ans, quarante et un ans jour pour jour après la disparition d'Elvis Presley. Les deux icônes partageaient les mêmes racines spirituelles, la même foi, le même amour de la musique et du gospel dans lesquels tous deux avaient grandi, appris et puisé. Tout comme celui d'Elvis, l'héritage d'Aretha reste intact. Sa voix continue de résonner comme un symbole de puissance, de dignité et de liberté, marquant l'histoire de la musique pour toujours.

Aretha Franklin a inspiré de nombreux artistes avec sa technique vocale unique et son charisme naturel. Elle demeure l'artiste féminine qui a vendu le plus de disques. Soixante-quinze millions.

Denis Rabier, chroniqueur musical, Radio Omega



Aretha Franklin : « I say a little prayer ».



Jean-Luc Gadreau, *Sister soul, sa voix, sa foi, ses combats, Ampelos, 2019.*



Christine Pedotti, *Jésus, l'homme qui préférait les femmes* Éditions J'ai lu, 2020

Chrétienne de confession catholique, Christine Pedotti interpelle qui rechigne à concevoir l'égalité en dignité et droits des femmes, les institutions de son Église premièrement.

Pour savoir quelle est la position de Dieu sur la question, l'autrice se rapproche de celui qu'il a fait homme, le Fils, forcément porte-parole fidèle des convictions du Père. Christine Pedotti procède à un tour d'horizon bienvenu des Évangiles en quête de la divine opinion. Son décryptage scrupuleux de la quadruple source, trop souvent gâtée par des lectures masculines, nous révèle à travers chaque rencontre, conversation, geste de ces femmes nombreuses qui ont côtoyé Jésus, qu'aucune n'a fait tapisserie.

Nous découvrons un Messie avant-gardiste toujours prêt, à contre-courant des usages de son temps, à entretenir avec chacune des relations intenses et profondes. Les femmes que Jésus croise réclament, exigent, argumentent, sup-

plient ; il les console, les admire, les touche et se laisse toucher. Défenseur ardent de leurs droits, inclusif de la première heure, il les réhabilite toutes : la dame au parfum suscite sa bienveillance ; la veuve indigente trouve grâce à ses yeux ; il libère la femme courbée « *fille d'Abraham* », admire la foi de la Cananéenne obstinée, traite Marthe d'égal à égale, loue le courage de Mme Zébédée et l'attitude de Marie qu'il libère de son assignation de genre. Il sauve et restaure la femme adultère, rend pure celle qui a des pertes de sang qu'il appelle « *ma fille* »...

À la Samaritaine il se révèle, au détour d'une des plus riches conversations théologiques des Évangiles ; avec Marie de Magdala, il entretient un lien spirituel puissant et intime. C'est aux femmes explorées qui l'ont suivi depuis la Galilée qu'il réserve l'annonce de sa résurrection. Elles ont tenu bon dans l'épreuve quand les hommes ont fui, trahi, renié.

Le Christ appréciait la compagnie des femmes quand leurs contemporains masculins l'exaspéraient si souvent. Avec elles il a redoublé de bienveillance, d'attention, de considération, de tendresse. Il les préférait, tout simplement.

Brigitte Martin

Le portrait

Rolande Ribeaucourt

Autour de son cou, la croix huguenote annonce la couleur. Mais Rolande Ribeaucourt-Pailleux n'a pas besoin d'accessoire pour témoigner de sa foi. Ses engagements parlent pour elle. Et son sourire fait le reste.

Née « dans une famille catholique mais qui n'y croyait pas », Rolande Ribeaucourt continue à fréquenter l'Église après sa communion, quand la plupart s'éloignent. Elle croit en Dieu comme d'autres à un oncle d'Amérique. À l'aumônerie de son école d'infirmière, à Lille, les jeunes étudiants baptistes ne se contentent pas de l'office du dimanche. Elle veut en savoir plus, rejoint leurs études bibliques et comprend que sa croyance est très intellectuelle. « *Le Jésus dont ils parlaient, je ne le connaissais pas et je l'ai rencontré. J'ai découvert la grâce de Dieu. Je croyais qu'il fallait faire des œuvres pour être sauvé. J'ai été amenée à faire des œuvres dans ma vie mais parce que j'étais sauvée, pas pour être sauvée !* »

Des œuvres, Rolande Ribeaucourt-Pailleux en a fait un grand nombre, à commencer par l'accueil de gens de la rue dans la petite communauté de vie qu'elle rejoint avec son époux Patrick, au centre-ville de Lille, dans les années 1980. Avec une demi-douzaine d'amis, ils hébergent et accompagnent des personnes sans domicile fixe. Rolande gère l'accueil et l'intendance, c'est une très belle période. Quinze ans et quatre enfants plus tard, elle met ses compétences au service d'une association née dans sa paroisse, l'Abej SOLIDARITÉ¹, et s'occupe de la santé des personnes sans abri. Elle y officiera pendant plus de trente ans, comme infirmière d'abord puis en tant que cadre de santé et enfin à la direction d'un pôle santé qui regroupe sept établissements.

Au contact des personnes en grande précarité, Rolande Ribeaucourt-Pailleux reconsidère sa conception de l'efficacité « *qui n'est pas toujours celle qu'on croit* ». Il faut beaucoup de temps pour instaurer la confiance, et accepter de cheminer au rythme des personnes accueillies, pas à pas. Au plus près d'elles, elle cherche des réponses pertinentes à leurs problématiques de santé physique et psychique et participe au niveau national à une large réflexion sur l'accueil médicalisé.



La directrice entoure ses chefs de service pour qu'ils remplissent au mieux leur mission. « *Il faut souvent détricoter certaines choses apprises pendant la formation pour s'adapter à ces personnes qui ont des addictions, un rapport aux soins et au temps très particulier.* » Elle entretient la proximité avec les personnes accueillies, son bureau est au centre du service : elle a besoin de ce contact « *pour ne pas se dessécher* ». Un jour, à la gare, elle engage la conversation avec une personne sans abri. Alors qu'ils se séparent, il la remercie chaleureusement d'avoir pris le temps de parler avec lui. « *Ça m'a renforcée dans l'idée qu'au-delà de toutes les aides qu'on peut apporter, l'essentiel demeure la relation.* »

Ses années à l'Abej SOLIDARITÉ sont heureuses. Rolande Ribeaucourt reçoit plus qu'elle ne donne, elle est frappée par le courage de ces gens qui lui offrent de vraies leçons de vie : « *Je me demandais si, dans leur situation, j'aurais encore eu du ressort pour lutter.* » Elle se sent privilégiée d'avoir eu un travail en accord avec ses convictions et aspirations, « *le mal au ventre pour partir au boulot, je n'ai jamais connu ça* ».

Rolande Ribeaucourt-Pailleux a pris sa retraite et un poste d'aumônier des prisons. Et même si la situation des femmes qu'elle rencontre est parfois très difficile, elle se sent comme un poisson dans l'eau à leurs côtés. « *L'Évangile, c'est aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même. Je ne me pose pas de questions, j'agis, il y a un lien naturel entre mon amour pour Dieu et l'envie de faire ce que je peux pour les hommes, à mon petit niveau.* »

Pour Rolande Ribeaucourt-Pailleux, aimer et aider, ça coule de source. D'une source d'eau vive qui ne tarira jamais.

Brigitte Martin

¹ C'est avec la volonté de rompre le cycle infernal de l'exclusion que l'association baptiste voit le jour en 1985.